

## HENRI HAEGELY

### LA COURSE INACHEVEE

#### CHAPITRE III

Au « Cercle Biblique » de Bâle, il était souvent question de Mulhouse : des marchands, de simples épiciers y devenaient indienneurs, y faisaient fortune. Samuel Haegely se prit à penser que cette ville jouissait de la faveur divine. « Mulhouse » ce nom résonnait en lui comme un appel.

En ce début d'août 1797, lorsque l'attelage de Samuel Haegely, tiré par deux chevaux, arriva à Rixheim, il fut arrêté par un barrage douanier. On souleva les bâches qui recouvraient la voiture à ridelles: des habits, quelques souvenirs, une caisse de livres. De tous ses biens, les douaniers ne confisquèrent que deux sacs d'avoine, la nourriture des chevaux. En reprenant la route, il cala son fouet contre la lanterne et glissa sa main sous les larges pans de son manteau noir pour s'assurer que la ceinture garnie de pièces d'or était encore là. Samuel venait d'hériter. Une seule idée l'animait : prospérer.

Les pavés de la ville ébranlèrent sa voiture et l'arrachèrent à la rêverie. Samuel Haegely s'attendait à trouver une cité en effervescence, pleine de chantiers et de cheminées empanachées. Or, sur la grande place de l'Hôtel de Ville, il y avait un attroupement de gens énervés qui faisaient la queue devant une boutique. L'attelage s'arrêta devant la tour du temple surmontée de son bulbe ventru. La cape noire flottant sur ses bas blancs, Samuel Haegely entra prestement dans le lieu. Le pasteur l'attendait.

- Installez vous chez nous, le temps qu'il faudra ... A Mulhouse, on meurt de faim à cause du blocus douanier. Les hôtels ne nourrissent plus leurs clients. Toute l'Alsace est française, exceptée Mulhouse, qu' on veut contraindre à se réunir à la France ...

Grâce à la lettre d'introduction du pasteur Oswald de Bâle, Samuel Haegely rencontra plusieurs manufacturiers de Mulhouse, mais aucun d'eux ne cherchait un associé en cette période de vaches maigres. L'un d'eux, cependant, l'indienneur Stieg, lui suggéra de s'installer en Alsace française, à la limite de l'enclave mulhousienne:

- Sur les bords de la Doller, les Zu-Rhein ruinés par la Révolution ont laissé leurs biens à l'abandon, le château est délabré, mais il y a peut-être quelque chose à en tirer.

Une semaine après cet entretien, Samuel Haegely loua le domaine de Pfastatt-le-Château. Les champs et les près de la propriété s'étendaient entre les eaux limpides de la Doller et le sommet de la colline du Heilacker. L'automne roussissait les feuilles des marronniers d'Inde plantés sur le bord du chemin. Avant de restaurer une aile du château pour y loger, Samuel Haegely défricha les terres et les sema de céréales. Une fois par semaine, il se rendait à Mulhouse pour assister au Culte et à Pfastatt pour faire ses provisions : les villageois se méfiaient de cet étranger qui vivait dans le château en ruines, cultivait tout seul les terres et ressemblait à un palefrenier.

Le 15 mars 1798, Samuel Haegely se rendit à nouveau en ville pour assister aux cérémonies de la réunion de Mulhouse à la France. La famille Stieg l'avait invité, et de la fenêtre de la maison à tourelles, il vit lors du défilé autour de l'autel de la patrie, Monsieur Pierre Thierry enrôler le drapeau de Mulhouse dans celui de la France. Ce jour là, Samuel Haegely remarqua aussi Catherine Stieg, il prêta également beaucoup d'attention, aux paroles de Monsieur Stieg :

- L'industrie va repartir, il y aura une forte demande en garance.

Du lever au coucher du soleil Samuel labourait ses champs avec ses deux chevaux. Comme l'ébéniste reconnaît la qualité du bois, il savait distinguer la terre noire et sablonneuse le long de la Doller, de celle plus lourde et grasse sur les flancs du Heilacker. Dans ce limon riche, il ferait dorénavant pousser le blé. Plus bas, jusqu'au bord de la rivière, il expérimenterait la parmentière et surtout, cette autre racine, si recherchée ici, l'alizarine, la racine de la garance.

Cette terre laissée en jachère depuis plusieurs années

donna des récoltes abondantes. Samuel Haegely embaucha plusieurs habitants de Pfastatt. Monsieur Stieg l'emmena chez Bertrand à Bitschwiller, où il fit tester la qualité de la garance. Samuel Haegely découvrit les secrets qui entouraient l'exploitation de la plante : l'aire où l'on battait les racines étuvées avec des fléaux, le passage à la tarare pour séparer la terre du billon léger des racines, les meules, les différents tamis qui purifient la garance afin d'obtenir une poudre jaune.

- Délayée dans quatre fois son volume d'eau, elle doit former une gelée compacte au bout de deux heures, lui expliqua Monsieur Stieg sur le chemin du retour. Si vous parvenez au même résultat, j'achèterai chez vous.

Après plusieurs années d'un travail acharné, de bonnes récoltes et d'économies, Samuel Haegely acheta le domaine de Pfastatt-le-Château. Au lieu de restaurer le château, il le fit raser. Il ne conserva que les bâtiments de la ferme et fit construire une maison plus modeste, qu'on appela le Châtelet. Monsieur Stieg lui accorda la main de sa fille Catherine.

- Les indienneurs sont débordés, lui expliqua-t-il, ils veulent se décharger du blanchiment ...

Avec l'argent que Monsieur Stieg lui prêta, Samuel Haegely décida de se spécialiser dans le blanchiment des tissus.

- Nous exigeons un travail très soigné, adapté à chaque type de tissu, l'eau de la Doller est excellente. Si vous réussissez vous gagnerez beaucoup d'argent.

Emile Fortoffer fut le premier ouvrier embauché par Haegely à l'atelier de blanchiment. Les villageois virent d'abord d'un mauvais oeil, qu'un des leurs abandonne les travaux de la terre. Mais lorsqu'Emile Fortoffer ramena régulièrement de l'argent à la maison, les opinions évoluèrent au point que certains se mirent à l'envier. Emile Fortoffer venait de s'acheter un chapeau à Mulhouse, à la messe du dimanche, de loin, il ressemblait à un patron. Désormais il n'allait plus promener sa chèvre le long des chemins pour la faire brouter. Chaque jour, il empruntait le chemin du Heilacker : derrière la rangée de marronniers d'Inde se dressaient des cheminées empanachées. En compagnie de plusieurs autres villageois qui avaient opté

pour le travail à l'usine, il se rendait aux ateliers de blanchiment qui avaient la réputation d'être les plus modernes de la région. Finies les séries de lessives entrecoupées d'expositions dans les prés, finies les souillures d'oiseaux, de pollens, les déchirures, les interruptions dues aux jours pluvieux.

Samuel avait voyagé jusqu'en Angleterre pour pouvoir apprendre les techniques du blanchiment. Dans un immense atelier, entre deux rangées d'énormes cuves, les unes en tôle, les autres en bois, au milieu des poulies et des courroies, s'affairaient Emile Fortoffer et cinq autres villageois. Des ouvriers arrivaient en poussant un chariot débordant de tissus, puis repartaient par l'issue opposée en emportant du linge à sécher. De partout fusait la vapeur. Un long banc central traversait tout l'atelier. Des hommes y déposaient le tissu qui devait subir un nouveau traitement. En effet, la première phase du blanchiment consistait à dégraisser les pièces. Emile Fortoffer, choisi et formé par Samuel Haegely lui-même, supervisait l'immersion de deux jours dans de l'eau de soude, donnait l'ordre de retirer le tissu, d'aller le fouler et le laver. Le tissu devait ensuite passer à la soude caustique toute une journée. Dix opérations étaient ainsi nécessaires pour obtenir un bon dégraissage des fibres de coton, car le moindre corps gras au cœur de la fibre empêchait la couleur de se fondre dans la masse et donnait une tache.

Les calicots subissaient sept traitements différents: bain de chaux, de soude caustique, bain de chlorure hydrique, et après avoir été foulés et lavés, une nouvelle immersion durant trois heures dans du chlorure. Il s'agissait de décolorer le tissu, qui passait ensuite entre deux rouleaux, avant d'être étendu dans des chambres de séchage à air chaud.

Quotidiennement, des chariots amenaient les tissus des indienneurs de Mulhouse au blanchiment. Samuel Haegely pouvait se reposer sur Emile Fortoffer : les réclamations étaient rares. A la fin de chaque mois, il faisait ses comptes et calculait le prix de revient pour 10 000 mètres.

60 kg de chaux	1,00 fr
55 kg de sel de soude	37,00 fr
5,5 kg de chlorure de chaux	16,00 fr

de l'acide pour	10,00 fr
Main-d'œuvre + Frais généraux	150,00 fr
total :	214,00 fr

Soit 1 franc et sept centimes par pièce de 50 mètres.

Les bénéfices des opérations de blanchiment étaient aussitôt réinvestis pour améliorer la production de la garance et pour mettre en chantier un atelier de teinturerie car, de son fils Daniel né en 1817, il voulait faire un indienneur, comme le grand-père Stieg.

Lorsque Samuel Haegely demanda à Monsieur Stieg d'initier Daniel au métier, le grand-père préconisa une autre voie :

- Il ne suffit pas de regarder travailler les meilleurs ouvriers et de les imiter ! Il faut faire progresser les méthodes. C'est pourquoi, tes parents et moi-même, avons décidé de t'envoyer à Lausanne pour étudier le français et la chimie. Je veux qu'en revenant tu en saches plus que moi sur la composition des colorants.

Daniel écoutait son grand-père, qui lui rappelait l'histoire des indiennes :

- Les toiles peintes provenant des Indes étaient si belles qu'on se les disputaient à la Cour des rois, dans toute l'Europe. Aujourd'hui, la roue a tourné, partout dans le monde nous vendons les tissus imprimés à Mulhouse ! Nous avons minutieusement étudié les techniques utilisées par les Indiens, nous les avons améliorées, nous avons inventé des machines qui produisent plus, avec moins de main-d'œuvre. Ce que nous fabriquons est au moins aussi beau. Mais pour trouver de nouvelles couleurs et les mordants appropriés, il nous faut des chimistes.

Daniel prit goût à sa nouvelle vie à Lausanne. Il se passionna pour les colorants et pour une certaine Myriam qui lisait souvent des versets de la Bible pendant le culte. Myriam était la fille du pasteur, chez qui il logeait. Pour lui plaire Daniel s'habilla à la mode du jour, acheta à crédit six paires de bas et un chapeau, se laissa pousser la moustache. Lorsque le pasteur lui donnait des cours de grammaire dans la pièce commune, Myriam était là et souriait aux erreurs de

Daniel. A Pfastatt-le-Château, Samuel Haegely se fâcha en apprenant que son fils faisaient des dépenses inconsidérées : « *Je réduis désormais de moitié ton argent de poche, lui écrivit-il, même riche on doit savoir se mesurer. Saches que l'argent que gagne un indienneur ne lui appartient pas, chaque centime doit fructifier. Le premier atelier d'impression est terminé. J'ai embauché un contremaître de chez Gangloff à Bâle qui a fait faillite...* »

Daniel répondit qu'il était prêt à embrasser le travail qu'il lui confiait et à fonder une famille car il avait rencontré en Myriam la femme avec qui il souhaitait partager sa vie. Samuel Haegely vit cette future union d'un mauvais oeil car il avait le dessein pour son fils d'une épouse plus riche, la fille d'un indienneur de Wesserling. Daniel tint tête à son père. Il épousa Myriam après sa mort qui survint en 1839. Comme la fille du pasteur n'apportait qu'une maigre dot, Catherine Haegely vendit à son frère les parts de la Manufacture Stieg qui lui revenaient. Sa fortune, elle la mit à la disposition de son fils, Daniel.

Lorsque Daniel Haegely pénétra dans le nouvel atelier d'impression, il songea à certains après-midi de son enfance où son grand-père lui avait montré les imprimeurs au travail : Daniel entendait les mêmes coups de maillets répétés :

- Au rythme des coups de maillets, tu peux savoir s'ils travaillent sérieusement.

Daniel ne se faisait pas d'illusion, le rythme soutenu était dû à sa présence. Chaque [planche](#) que l'imprimeur posait sur la table apportait de nouvelles formes et couleurs au tissu. Daniel guettait comme jadis avec son grand-père, l'instant à partir duquel il pouvait deviner le motif. Ils en avaient fait un jeu, ils devaient aussi prévoir la teinte qui allait apparaître. Aujourd'hui, Daniel souriait, il avait fait des progrès, après la deuxième planche, le dessin s'imposait déjà à lui et il se trompait rarement.

Daniel participait aux travaux de recherches dans le laboratoire : il travaillait sur les mordants, les tons de la garance, les gammes de bleus obtenus par l'indigo. Il sélectionnait lui-même des dessins dans les ateliers en vogue, comme celui des frères Benner et confiait aussitôt les originaux aux graveurs.

Myriam Haegely avait créé un Cercle Biblique à Pfastatt-le-Château : une fois par mois des dames qui venaient surtout de la vallée de la Thur se réunissaient autour du pasteur. Elles projetaient ensemble la construction d'une maison pour secourir les ouvriers âgés en détresse. Un an après son mariage, Myriam Haegely avait accouché d'un enfant mort-né. Elle se croyait condamnée par Dieu à ne jamais connaître le bonheur d'être mère. Mais après bien des années, elle fut à nouveau enceinte. En 1850, lorsque naquit Henri Haegely, ceux qui le virent nu comme le petit Jésus, eurent certainement la même pensée, mais se gardèrent bien de l'exprimer : le nouveau-né était bien rose, bien potelé, mais il avait des bourses anormalement développées, le docteur Foesselmann de Mulhouse rassura la maman : « Vous aurez des petits-enfants ! »

Pour fêter le premier anniversaire d'Henri, madame Haegely invita les membres de la famille. Le pasteur était venu de Lausanne et Monsieur Stieg, l'arrière grand-père, le doyen, évoqua le souvenir de Samuel Haegely que Dieu avait trop tôt rappelé à Lui. Daniel relata l'un des derniers moments qu'il avait vécu en sa compagnie, lors de l'inauguration, en 1839, de la ligne de chemin de fer Mulhouse-Thann :

- J'accompagnais mon père à Cernay, où il voulait prendre le train. Beaucoup de voyageurs attendaient déjà sur le quai, sous la pluie et dans la boue. Le train arriva. Je vis défiler la locomotive baptisée « Napoléon », toute frémissante de vapeur, puis la berline 1ère classe avec les personnalités, puis les diligences mixtes 1ère et 2ème classe, puis les chars à banc 2ème classe. Première surprise ! Le train, au lieu de s'arrêter continua sa course jusqu'à disparaître derrière le pont de la route Paris-Colmar. Que s'était-il passé ? Les essais avaient été faits avec une locomotive et un seul wagon que le mécanicien avaient arrêtés sans difficulté dans la gare. Or, en ce jour d'inauguration, on avait attelé un grand nombre de voitures et le mécanicien avait eu fort à faire pour immobiliser le convoi. Il y eut une deuxième surprise ! Une locomotive, passa, toute seule, à une vitesse folle devant nous et alla s'écraser contre le train qui revenait en marche arrière vers la gare. A coup sûr, nous serions morts, si nous nous étions trouvés dans le char à banc. Les morceaux de la dernière

voiture qui devait être la nôtre furent projetés jusque sur le pont.

- Providence! interrompit le pasteur.

- Il n'y a pas d'effet sans cause ! Entre Thann et Mulhouse, il y a une dénivellation de cent mètres. Monsieur Bazaine avait donné dans les gares la même pente qu'en pleine voie. Un mécanicien en rangeant la deuxième locomotive à Thann, n'avait pas serré les freins. La locomotive était partie toute seule. Mon père fut tellement ému par cet accident que je dus le ramener en calèche à Pfastatt-le-Château.

Henri venait d'arracher de la main de la servante la cuiller pleine de compote de pommes. Sa mère le gronda. L'arrière grand-père interpréta ce geste comme le désir de manger seul et jugea l'enfant mûr pour subir l'épreuve proposée à tous les garçons de la famille. Il chercha dans la bourse une pièce d'or et la mit sur la nappe blanche ; à côté d'elle le pasteur posa la Bible et Myriam ajouta un morceau de pain. Henri fut placé face aux trois objets : et tout le monde attendait avec curiosité vers où irait son choix. Henri hésita entre le pain et l'argent. Finalement sa petite main potelée se referma sur l'or. Tous applaudirent. Ce choix inspira le pasteur. Il ouvrit la Bible et lut la Parabole des Talents :

*« Tu aurais dû placer ton argent chez les banquiers et à mon retour j'aurais recouvré mon bien avec un intérêt. »* Henri fasciné par la voix grave de son grand-père écoutait bouche bée. *« Enlevez-lui donc son talent et donnez le à celui qui a les dix talents »*. Henri fixait les allées et venues de la barbe grisonnante. *« Car à tout homme qui a, l'on donnera et il aura du surplus ; mais à celui qui n'a pas, on enlèvera même ce qu'il a. »*

Entre la vieille ville et la gare de Mulhouse s'étendait le nouveau quartier : un jardin triangulaire entouré d'immeubles à arcades ouvertes. La Société Industrielle de Mulhouse partageait avec la Chambre de Commerce et la Bourse le bâtiment principal. La calèche s'arrêta devant l'entrée centrale, Daniel Haegely et son fils descendirent. Ils gravirent les marches qui menaient à la salle de conférence

déjà noire de monde. Daniel Haegely présenta Henri à plusieurs amis et, chaque fois, celui-ci dut se mettre au garde-à-vous devant eux en guise de salut. Sa mère l'avait obligé à répéter à la maison :

- Tu es l'héritier, c'est ta première sortie, tu dois faire bonne impression.

Après des années difficiles l'économie était bien repartie et la Société Industrielle de Mulhouse fêtait en ce jour son quarantième anniversaire. Henri, assis à côté de son père, écoutait religieusement chaque intervention : les uns présentaient leur dernière invention, d'autres ravivaient le souvenir des grands pionniers, Samuel Koechlin, Jean-Jacques Schmaltzer, Jean-Henri Dolfus. Daniel Haegely monta à son tour à la tribune. Henri fut surpris par la voix de son père qui parlait avec passion :

- L'industrie est la fille du génie créateur de l'homme ! L'industrie est la reine du monde, elle a changé sa face ! Etablissez une manufacture dans un désert, sur un terrain laissé à l'abandon, sous un ciel malsain et bientôt autour de ce centre en mouvement, vous verrez se grouper d'autres manufactures nouvelles et s'agglomérer une population qui saura arracher d'abondantes récoltes à une terre avare. Elle fera succéder une atmosphère salubre à des miasmes pestilentiels. Je pense tout particulièrement à mon père, Samuel Haegely. D'un château en ruine, d'une terre marécageuse, il a fait une terre promise ! Oui, le village de Pfastatt qui avait alors une cinquantaine d'habitants, en compte aujourd'hui plus de mille ! L'industrie a changé la destinée de ces gens ... Oui, grande et majestueuse, brillant de tout l'éclat de son feu créateur, elle nous révèle aussi la force et la profondeur de l'intelligence humaine ... Mes amis, nous le savons tous, nous en sommes des témoins convaincus, au bout de sa route il y a le bonheur.

La voix vibrante de Daniel Haegely s'était arrêtée. Henri ressentit une grande fierté, lorsque toute la salle se leva pour applaudir le discours de son père.

La soirée allait être interminable pour Henri : après la conférence il furent invités à dîner chez les Dolfus. A table il fit un grand effort pour se tenir selon les règles de la bienséance. A force de bien mâcher la bouche fermée, il avala un morceau de viande de travers et fut prit d'un accès de toux. Madame Dolfus eut pitié d'Henri, les enfants eurent la permission de quitter la table. Ils jouèrent à cache-cache

dans la grande maison. L'aînée des filles trouvait toujours le moyen de se cacher au même endroit qu'Henri. Comme elle éclatait de rire, dès qu'il la frôlait, on les dénichait les premiers. Simone occupa un temps ses rêves de garçon : les longues nattes qu'il attrapait, les yeux un peu trop effrontés.

Henri suivait d'un regard envieux les enfants qui venaient de Lutterbach et traînaient derrière eux une luge. D'épais flocons de neige tombaient. Les garçons prenaient tous le même chemin, en direction de Pfastatt. « *Ils vont s'amuser et je reste enfermé, pensa-t-il en nettoyant la buée qui l'empêchait de les voir courir et glisser. Où vont-ils ?* » Il grimpa jusque dans la chambre de la servante située dans la tour. Par delà les multiples toits d'ateliers recouverts de neige qu'une bouche de vapeur trouait ça et là, Henri apercevait la colline du Heilacker transformée en piste de luge. Au sommet, entre les deux noyers, les garçons se jetaient à plat ventre sur leur luge et glissaient à toute vitesse jusqu'aux abords de la ferme, quelquefois, c'était le mur de l'étable qui les arrêtait. Plus il les regardait, plus il se sentait seul. L'après-midi, il neigeait encore. En ouvrant la fenêtre pour attraper des flocons, Henri entendit les cris ivres de joie qui venaient du Heilaker. Il demanda alors à sa mère la permission d'aller caresser César, l'étalon de son père.

- Que Mathilde t'accompagne ! Mets tes gros souliers !

Henri aurait préféré partir seul, car pour rejoindre la colline, il allait falloir ruser. Tout se passa mieux que prévu. Le palefrenier, Seppi, était fier de montrer au fils du patron, à quel point César lui obéissait :

- Je remplace votre père ! Quand il ne vient pas, c'est moi qui le monte.

Des sabots de Seppi s'échappait de la paille, les semelles en bois résonnaient sur les pavés de l'écurie.

- Je vous laisse avec César, ne passez jamais derrière lui sans le prévenir, un étalon, c'est nerveux.

Et il alla rejoindre Mathilde. Henri trempa ses doigts dans l'épaisse crinière fauve pour se réchauffer. Au bout de quelques instants, il n'entendit plus de voix. Il se dirigea vers la porte de l'étable badigeonnée de chaux, il l'ouvrit délicatement et regarda dans la direction des veaux. Personne. Du fenil, par le trou pratiqué dans le plafond, pour

le passage du fourrage, provenaient des chuchotements mêlés au bruit sourd de la rumination des vaches. Henri s'échappa par la porte qui donnait sur le Heilacker et se trouva subitement au milieu d'une meute de garçons déchaînés, car, à peine étaient-ils arrivés au bas de la piste, ils se relevaient et regagnaient le sommet au pas de course. Henri se sentait au milieu d'eux comme un chevalier du moyen-âge à qui l'on aurait retiré son armure. Il se mit à grelotter de froid. Personne ne s'intéressait à lui. Certains reconnaissaient bien le garçon qui de temps à autre traversait le village en calèche et qui avait un cocher pour lui tout seul. Henri dut bondir de côté pour ne pas être bousculé. Les garçons le sommaient de déguerpir. Jamais Henri ne s'était senti si mal à l'aise, partagé entre l'envie de rentrer et le désir de jouer. Un lugeur glissa sur son soulier. Henri hurla de douleur. En le voyant danser sur un pied, le garçon qui s'appelait Georges, s'approcha de lui :

- Si t'avais des sabots, t'aurais rien senti ! Viens, je te fais faire un tour.

De la tête enfouie dans un passe montagne, Henri n'apercevait du visage que les yeux bleus, le nez et de temps en temps la langue qui léchait la morve. Le garçon portait, en effet, des sabots qu'il avait ficelés aux pieds pour ne pas les perdre dans la course et une redingote noire, usée, beaucoup trop grande pour lui.

- Tu t'assieds derrière moi, tu t'accroches à moi. Pose le pied là!

Il lui montrait les patins de la luge.

- Attention, on part ! A deux, c'est plus lourd, on va plus vite!

Les descentes se succédèrent, jusqu'à ce que l'onglée eût raison d'Henri.

Mathilde éclata en sanglots lorsqu'elle le vit revenir : sale, morveux, transi. Le lendemain Henri dut garder le lit et Mathilde fut renvoyée. Quelque chose dans le regard d'Henri était différent: il était lointain, hors d'atteinte.

Au début de l'été, Henri rencontra à nouveau Georges qui rôdait près de la ferme et l'entraîna dans les champs de blé. Au pied du noyer, Henri lui fit la courte échelle et il grimpa dans l'arbre, Georges introduisit la main dans un trou du tronc pour en retirer des oisillons.

- Si je ne les prends pas maintenant, ils s'envoleront.

Georges sauta de l'arbre et donna à Henri un oiseau tiède encore de la chaleur du nid. Il le garda entre ses paumes. Henri rentra à la maison avec son coucou et le mit dans un compartiment vide du clapier, à la ferme. En cachette, il lui apportait des vers. En cachette il l'enterra dans la plate-bande, au milieu des lyliums, qui ornaient la façade du Châtelet.

Henri retrouva Georges quelques mois plus tard, lorsqu'il traversa l'usine. Georges poussait un wagonnet chargé de tissus vers un atelier. Leurs regards se croisèrent. Georges rougit, puis demanda timidement des nouvelles du coucou. Honteux, Henri lui répondit, qu'il était mort. Ils restèrent encore un instant, face à face, embarrassés, muets. Georges se remit à pousser son chargement vers une porte, derrière laquelle il disparut.

Rosette, la nouvelle servante, venait de Pfastatt, Elle était catholique et chaque dimanche, elle partait à 9 heures pour aller à la messe. Henri obtint de sa mère l'autorisation de l'accompagner : Myriam d'abord réticente jugea, après réflexion, que son fils pourrait ainsi comprendre dans quel bain d'hypocrisie étaient élevés ses futurs ouvriers. Henri cachait à sa mère qu'il espérait revoir Georges à l'église. Rosette se fraya un chemin à travers les hommes entassés au fond de la petite église. Henri fut séparé d'elle par la canne du suisse qui le poussait près de l'autel vers les bancs réservés aux enfants : à gauche les fillettes en robes blanches, à droite les garçons endimanchés. De-ci, de-là, le suisse distribuait des gifles ou des coups de canne aux garçons trop bruyants, Henri dévisagea les têtes autour de lui. Georges n'était pas là. Effaré, Henri compta le nombre de flèches plantées dans le corps de Saint-Sébastien, debout, grandeur nature, sur un socle fixé au mur. Une énergique sonnerie de cloche l'arracha à sa contemplation : les enfants de chœur, en surplis blancs et collerette rouge garnie de pompons s'avançaient d'un air solennel derrière le prêtre. Dans cette tenue, grand, digne, Georges, l'apprenti à l'usine, était transfiguré. Henri était attentif à chacun de ses gestes : au balancement métronomique de l'encensoir, aux genuflexions. Et voici qu'il se tournait vers les fidèles, s'approchait d'eux pour les encenser. A travers la fumée qui

embaumait la nef, leurs regards se rencontrèrent un bref instant. Henri rougit d'émotion, Georges demeura impassible, grave.

Myriam Haegely attendait avec impatience le retour de son fils. Henri lui parla surtout de l'homme nu, transpercé de flèches. Sa mère ouvrit le *Traité des Reliques* de Calvin et lut quelques extraits qu'elle commenta :

*« Oui, en voulant servir Dieu, les prêtres se font bateleurs. Les Apôtres ont célébré simplement la Cène de notre Seigneur, ils n'avaient pas besoin d'autels, de repas déguisés en Messe. C'est ainsi que l'Eglise catholique trompe le pauvre monde, l'aveugle avec du merveilleux. »* Henri revoyait le visage de Georges transfiguré derrière le nuage, ce regard bref et tendu qui l'avait troublé.

Cet été là, Henri rencontra Georges pêchant dans la Doller plusieurs dimanches d'affilé. Il trouva même, un jour, les cannes plantées toutes seules dans la berge et découvrit derrière un buisson Georges tenant une fille dans ses bras. Une semaine plus tard, en échange d'un couple de pigeons, déniché dans le pigeonnier, Marthe se laissa embrasser par Henri. Le même soir, il s'enferma dans les cabinets jusqu'à ce qu'il sentit naître le plaisir comme un éternuement.

Myriam Haegely n'était pas dupe, Henri changeait, tantôt affectueux, tantôt lointain, de plus en plus secret. Elle décida de le mettre en pension à Guebwiller à l'école de Monsieur Dautheville, qui avait fait des études pour être pasteur et les avait interrompues pour s'occuper de l'instruction de la jeunesse. Henri suivait à la lettre les recommandations de Monsieur Dautheville : pendant les leçons il croisait les bras derrière le dos, ce qui était bon pour la respiration. Le jeudi et le dimanche il participait aux promenades, soit avec les botanistes, soit avec les géologues. A chaque trouvaille le long du chemin, le professeur faisait une petite conférence qu'il concluait par un aphorisme du genre : *« L'oisiveté est mère de tous les vices »*. C'est pourquoi Monsieur Dautheville trouvait sans cesse à occuper ses élèves : gymnastique, natation et même exercices militaires. Le maître de sport était un ancien sergent de la garde impériale. Henri se distinguait en battant le tambour tandis qu'ils traversaient les rues de Guebwiller comme de petits soldats. Monsieur Dautheville composait aussi des saynètes que les élèves jouaient chaque mois devant un auditoire de parents. Henri incarna une ode : *« Jésus-Christ*

ressuscitant le fils de la veuve Naïn ». Sa mère crut discerner ce jour-là une vocation pour la carrière pastorale. Mais Daniel Haegely lui rappela que leur fils aurait un rôle pastoral à jouer à la tête de la manufacture.

C'est alors qu'il décida d'envoyer Henri à Lenzburg en Suisse à l'école dirigée par le professeur Rippe qui jouissait alors d'une très grande réputation. Lenzburg restera pour Henri un mauvais souvenir : Monsieur Rippe exigeait que les élèves vivent constamment en groupe, au dortoir, au réfectoire, en classe, en étude, au culte. Seul l'instant passé aux toilettes lui permettait de s'isoler. Mais les directives étaient claires : il faut apprendre à maîtriser son corps, savoir utiliser son énergie, « *le péché d'Onan dévirilise* ». Monsieur Rippe liait étroitement nourriture terrestre et nourriture spirituelle : « *le ventre repu diminue le pouvoir spirituel de l'homme. Le jeûne l'augmente et l'affûte...* » Réveil à six heures moins le quart, dortoir non chauffé en hiver... La maladie, une bronchite aiguë, libéra Henri de cette prison. Le médecin donna l'ordre de le rapatrier.

Henri renaissait à l'école de chimie de Mulhouse. Un soir sa mère profita de la voiture qui partait le chercher pour aller le surprendre au laboratoire. Il était penché sur des éprouvettes et venait de réussir la préparation d'un précipité bleu de Prusse.

- Tu sais, lui confia -t-il fièrement, c'est très dangereux ce que je fais là, je manipule de l'acide cyanhydrique !

Comme sa mère ne comprenait pas il ajouta :

- C'est ce qu'on appelle de l'acide prussique, une erreur de manipulation et c'est la mort. Mon professeur m'a dit qu'une goutte dans un oeil de lapin, suffisait à le tuer.

Au retour de Mulhouse, ils traversèrent le village de Pfastatt. Henri reconnut quelques têtes qu'il avait côtoyées jadis.

- Certains d'entre eux, ne vont pas à l'école ! Pourquoi ? demanda Henri à sa mère.

- Hélas, mon fils, on ne choisit pas sa condition sociale. Nous ne sommes pas libres, nous sommes entre les mains de Dieu. Le pasteur t'a certainement appris que notre nature humaine est tellement corrompue que nous ne pouvons mériter que la damnation et que nous serions tous damnés, si Dieu, quelquefois, dans son infinie miséricorde n'accordait à

quelques uns d'entre nous le salut.

- Alors je peux aimer Dieu tant que je veux, ça ne sert à rien !

- Mon fils, on n'aime pas Dieu pour obtenir quelque chose de Lui. Tu es élu ou tu ne l'es pas ! Henri, ton père travaille animé d'un enthousiasme peu commun. Je crois que la grâce de Dieu l'accompagne.

- C'est vrai, papa attire tant de monde vers Pfastatt, vers l'usine, ça montre que ce qu'il fait est bien.

- Il assure le pain quotidien à des centaines de familles.

- Jésus aussi a multiplié le pain aux Noces de Cana.

- Tu as compris mon fils !

- Il y a une chose que je ne comprends pas. Pourquoi embauche-t-il les jeunes garçons à l'usine, ils devraient être à l'école.

- L'école ne les intéresse pas ! Ton père pense que ces enfants sont mieux à l'usine qu'à traîner dans la rue, là, ils apprennent à obéir, à travailler. L'usine est une bien meilleure école.

Quoiqu'il fût, Henri avait retenu que son avenir serait beau, rond, lisse comme une pomme, mais il soupçonnait qu'elle pourrait cacher un ver. Tôt ou tard cependant, il lui faudrait bien mordre dedans.

- Ma première ambition, c'est la qualité! déclara Daniel Haegely à son fils en pénétrant dans le bâtiment 4 qu'il venait de faire construire, un atelier, traversé par plusieurs tables longues de 90 mètres chacune. Des imprimeurs, en bras de chemise, un tablier noué autour du ventre, les regardaient passer. Chacun était flanqué d'un apprenti.

- La pièce imprimée au rouleau ne dépasse pas 1,50 m. de large, avec un maximum de sept à huit couleurs différentes. Grâce à ces tables, la pièce aura 90 m. de long et 2,20 m. de large. Les très riches tissus d'ameublement peuvent atteindre jusqu'à quarante à soixante tons. Et les teintures sont plus éclatantes car la quantité de couleur appliquée sur le tissu est plus considérable.

Daniel montra à son fils des châles cachemire sur laine et coton, puis le prix obtenu à Dublin en 1865 et la Médaille d'or qui lui avait été décernée cette même année à Bordeaux.

- Les ouvriers en sont aussi fiers que moi. J'emploie mille quatre cent cinquante personnes dont huit cent

imprimeurs à la main. Demain j'embaucherai mon mille quatre cent cinquante et unième ouvrier.

- Comment tu le sais ?

- Ce sera toi, tu commences ton apprentissage. Tous les mois un nouvel atelier.

Henri débuta dans le bâtiment 8 où des femmes exécutaient des écharpes. Le premier jour, Henri fit le tour des tables, observa les gestes précis et rapides des imprimeuses et rentra le soir étourdi par le bruit des coups de maillets. Daniel Haegely sourit :

- Demain tu t'ennuieras moins, la jeune tireuse du bâtiment 12 est malade, tu la remplaceras. Le contremaître te mettra au courant.

Les manches de sa chemise retroussée, un tablier bleu autour de sa taille, Henri refaisait les gestes que lui montrait le contremaître, Monsieur Barmann. En s'éloignant, Monsieur Barmann lança à l'imprimeuse qu'Henri allait seconder :

- Vas-y Marthe ! Ton nouveau tireur est prêt !

A l'aide d'une brosse Henri étalait la couleur sur un canevas tendu dans un châssis. La brosse allait et venait dans le bleu indigo. L'imprimeuse appliquait sa planche pour l'enduire de couleur et la porter ensuite sur la pièce. Les coups de maillets retentissaient sur le dos de la planche. Mais parmi tous les bleus qu'il répandait sur le canevas, aucun ne lui semblait aussi intense que le précipité de bleu de Prusse qu'il avait lui-même créé au laboratoire de chimie. Après quelques jours de travail en commun, l'imprimeuse l'appela « Monsieur Henri » et lui confia qu'elle avait défendu à son frère de tuer le couple de pigeons et que, depuis, ils s'étaient multipliés. En effet, il retrouvait des traits de cette Marthe qu'il avait connue au bord de la Doller. Mais rien de ce corps ne lui rappelait le baiser, près de la rivière, quand elle se pencha sur la table pour placer la planche. Henri examina la taille, les hanches qui s'élargissaient, le dos qui disparaissait au profit d'une croupe aussi joufflue que celle de César.

- Monsieur, Henri, je suis la petite Marthe que ...

- Oui, c'était l'âge bête !

Henri fit un effort pour ne pas rougir. Il tira la couleur, Marthe se remit au travail, il fit un effort pour ne plus voir la croupe provocante.

Henri avait souffert de la chaleur humide de l'atelier de blanchiment. Mais, la cuisine à couleurs lui fut encore plus insupportable : il dut travailler dans la vapeur qui émanait des récipients où cuisaient les pâtes colorées. Les odeurs se mêlaient et l'air devenait pestilentiel. Les premiers jours Henri eut plusieurs fois la nausée et fut obligé, de quitter la salle pour se remplir les poumons d'air pur. Quand Georges reconnut Henri, il s'essuya les mains au tablier et se dirigea vers lui. Mais face à Henri il resta coi. Il mesura tout à coup la distance qui les séparait. Qu'avaient-ils en commun? Quelques souvenirs d'enfance que la vie d'adulte se charge d'effacer.

- Monsieur Henri, dit Georges en lui désignant une batterie de cuves à couleurs à double fond, chauffées à la vapeur, je m'occupe de l'épaississement des couleurs.

Henri accepta le « Monsieur », vouvoya Georges et s'intéressa à la pâte grenat, malaxée en permanence par deux agitateurs excentriques. Georges prépara plusieurs mixtures et indiqua à Henri les proportions :

- 350 gr. de gomme arabique.

- C'est ça qui sent si mauvais ?

- Question d'habitude ! 350 gr donc, pour épaissir les mordants d'alumine. Il faut dissoudre la gomme dans l'eau, puis la filtrer.

A l'aide du viscosimètre Georges mesura le degré de viscosité de la pâte. A la fin de la cuisson, Georges remplaça l'eau chaude par de l'eau froide. Lorsque la pâte fut rafraîchie, il vida le pot à bascule. Henri regarda le magma grenat couler comme une lave. Il tenait son mouchoir sur le nez. Georges profita de ce temps mort pour lui apprendre qu'il allait se marier.

- Avec la belle Marthe ?

- Avec Joséphine !

Henri se sentit soulagé.

Le dimanche du concours de pêche, Daniel Haegely délégua son fils. Lorsque Henri atteignit l'étang de l'usine, situé dans la forêt de Pfastatt, il eut d'abord devant ses yeux le spectacle de centaines de cannes dressées au-dessus de l'eau. Il descendit de voiture, attacha son cheval et fit le tour

du plan d'eau. Les chanceux lui montraient les carpes prisonnières dans un filet métallique. L'un des pêcheurs qui retira son filet de l'étang pour lui montrer sa prise, était l'ami de Marthe. A l'arrivée d'Henri, Marthe s'était levée et s'était dirigée vers la forêt. Le cabriolet la rattrapa peu de temps après. Marthe se pencha sur le bord du chemin pour cueillir des fleurs. Sa tête, son dos disparaissaient derrière des rondeurs qui tendaient l'étoffe. Henri s'approcha d'elle. Les feuilles craquaient sous ses pas. Elle l'entendit et ne se retourna pas. A deux pas, Henri s'arrêta. Son regard se jeta sur elle. Marthe se releva et lui tendit quelques soucis jaunes. Henri la serra dans ses bras.

- Monsieur Henri ! Monsieur Henri !

Ils s'embrassèrent comme jadis au bord de la Doller et recommencèrent toutes les semaines, à la ferme, lorsque Marthe venait chercher le lait. Au fenil, ils s'aimaient jusqu'à ce que les petits cœurs découpés dans le mur en lattes de bois se fussent éteints.

Henri ne resta pas longtemps avec les pinceauteurs qui guettaient le défaut d'impression et d'un coup de pinceau le rattrapaient.

- Pourquoi ne dessinent-ils pas de modèles ? demanda Henri à son père.

- Il y a des ateliers de dessin réputés à Mulhouse. Les dessinateurs de génie ne courent pas les rues. Ouvrir un atelier de gravure pose moins de problèmes. Le graveur ne crée pas. Il ne fait que reproduire.

Henri put le vérifier quelques jours plus tard en compagnie de Monsieur Niemrich, le graveur, qui lui avait cédé sa place. Assis devant la machine à clicher au gaz, Henri tenait le bloc de tilleul où le dessinateur avait reporté la figure qu'il devait obtenir. Un burin en acier chauffé par une flamme de gaz et fixé à une potence, montait et descendait dans le bois par le jeu d'une pédale qu'il commandait. Le burin carbonisait et creusait le bois aux endroits voulus.

- Ça ne peut pas imprimer, c'est en creux !

- Nous allons couler un alliage fusible dans les fines formes que vous venez de sculpter. Nous obtiendrons ainsi une empreinte métallique de la matrice en relief, que nous clouerons sur une planche bien plate :

- c'est avec elle qu'on imprime.

A table, Henri commentait avec enthousiasme les découvertes de la journée

- La machine à cliquer au gaz fait gagner du temps, les impressions obtenues sont très fines, mais le métal écrase d'avantage les fibres de coton que le bois.

Ce soir -là, Daniel Haegely n'écoutait plus son fils, il entendait parler son successeur et lui fit part de ses projets :

- Aujourd'hui ne survivent que les grands. Graf, père et fils ont fait faillite. J'ai décidé quant à moi de marcher à deux vitesses : pour une part ne rien céder sur la qualité et la richesse des impressions, pour l'autre part produire en plus grande quantité. En teinture, je vois la production de doublures. En impression, la construction d'un nouvel atelier avec des rouleaux à imprimer. Je cherche des capitaux. J'ai un associé en vue. Le moment venu, je te le présenterai.

Henri voyait son père surmené devenir l'instrument de son entreprise : il vivait aux ordres de l'usine et des négociants, il se déléguait dans ses mille cinq cent ouvriers, il était l'œil de la pieuvre.

César qu'Henri montait tous les dimanches après-midi bondissait par-dessus un fossé où stagnaient des boues rouges et bleues qui venaient de la cuisine à couleurs pour aller se déverser dans la Doller, Henri éperonna César, il galopait sur la digue qui protégeait l'usine des montées de crues. Le soleil faisait une pause sur le Rossberg. Les cheminées de l'usine projetaient leur ombre jusque dans les flots. Henri s'arrêta face au couchant. Ce soleil si parfait, si rouge, si puissant lui faisait comprendre en un instant, bien plus de la vie que tout ce que pouvait lui révéler la Bible. Il sentait la chaleur, il voyait les couleurs, le rouge qui se fond dans le bleu intense. Ses sens étaient saturés de lumière. A contre jour, la silhouette empanachée de l'usine, une succession de toits pareillement asymétriques, sous eux des machines et des hommes. Un pêcheur plia sa canne, c'était l'heure de rentrer. Les roses du ciel devenaient gris. La rivière libérait sa fraîcheur vaporeuse. Un couple sortit des blés mûrs. Une grenouille coassa. Son cri peu à peu en réveilla des dizaines d'autres. Une libellule folle le frôla de ses élytres. Henri serra ses cuisses contre les flancs de César et partit au galop.

Après le culte les fidèles avaient l'habitude d'échanger quelques paroles sur la place du temple avant de se séparer.

- Il faudrait inviter les Blech, avait dit Daniel Haegely à sa femme sur le chemin de l'office. Je pense à l'avenir d'Henri.

En effet, les Blech avaient des ateliers spécialisés en gravure de rouleaux et une fille unique, Yvette. Après la première soirée passée ensemble, les deux familles se lièrent d'amitié. Par la suite, les fiançailles d'Henri et d'Yvette furent l'œuvre du pasteur Hertel. Chaque dimanche après-midi, tandis que les parents finissaient le repas, les jeunes gens partaient à cheval sur les berges de la Doller. Une fois, Henri emmena sa fiancée dans la forêt de Pfastatt, il lui montra l'étang, puis au retour s'arrêta à l'endroit où Marthe lui avait offert les soucis jaunes. Un cerf surpris bondit par-dessus le sentier. Un pivert fit frémir la forêt. Henri fixa Yvette. Elle baissa les yeux. Henri aurait aimé la voir cueillir des fleurs, l'entendre vivre. Au moment de se quitter, en guise d'adieu, Henri eut droit à la même petite révérence que ses parents.

Myriam Haegely mourut subitement d'une hémorragie interne. Lors de l'enterrement le pasteur Hertel fit l'éloge funèbre : épouse remarquable, mère dévouée, sa générosité n'avait pas eu de bornes. Elle avait fondé le Cercle Biblique, ici avaient été élaborés plusieurs projets dont le dernier venait de voir le jour et connaissait un grand succès : « L'Association des femmes en couches ». Toute ouvrière qui devenait mère disposerait désormais de six semaines de congé pour se soigner elle et son bébé. Les paroles du pasteur résonnaient entre les murs du temple noir de monde.

Dans le cortège qui amena le cercueil au cimetière, Yvette sortit discrètement un mouchoir pour effacer une larme. Après avoir serré des centaines de mains, Henri regagna sa voiture. Yvette l'attendait et lui prit le bras. Mais Henri retourna seul au Châtelet. Il entra dans la chambre de sa mère. En lisant les inscriptions fixées au-dessus du secrétaire, il crut entendre encore sa voix. « *L'apparent bonheur de cette vie n'est rien, vanité, vanité, vanité, tout ici-bas n'est que vanité* ». Il s'adressa alors aux livres de la

bibliothèque avec l'espoir qu'ils lui livreraient quelque secret : la Bible, le Traité des Reliques de Calvin, etc. Mais au fur et à mesure qu'il les feuilletait, les caractères se troublaient, des larmes mouillaient les pages.

Un mois après le décès de sa mère, Henri se décida à faire un voyage à travers l'Europe. Henri écrivit sa première lettre d'Augsburg. La diligence l'avait amené à l'auberge «Die Drei Mohren», le plus ancien hôtel de la ville. *« Du temps de Charles Quint, il était la demeure de Fugger qui avait prêté une grosse somme à l'empereur. Un jour, m'a-t-on raconté hier soir, Fugger apprit que l'empereur, qui ne pouvait rembourser sa dette, avait décidé de le faire assassiner. Préférant la vie à l'argent, Fugger alla au-devant de l'empereur et l'invita chez lui à Augsburg. Il faisait froid. Charles Quint se plaignit. Fugger alluma alors le feu avec les quittances de l'empereur. Ainsi il sauva sa vie. J'ajouterai que cette auberge est bien chauffée.*

*A Mannheim, par contre, chez les Baumann où j'ai séjourné, je grelottais de froid. Dans la grande salle on avait éteint le poêle en faïence sous prétexte que le printemps était là. Je dus garder mes vêtements. La femme tricotait. Monsieur Baumann me servait à boire. Voulait-il me faire parler sous l'effet de l'alcool ? Je n'ai rien révélé de notre fabrication. Et, lui, d'ailleurs, m'a accompagné en personne lors de la visite des ateliers. Impossible de parler avec les ouvriers. La visite fut superficielle. Il laissa mes questions sans réponses. La concurrence est sévère. La règle d'or est de ne rien communiquer. Toutefois, la position de leurs racles m'a semblé ingénieuse: j'en ai fait un croquis de mémoire. »*

Lorsque Henri arriva chez Petit Jean à Berlin, une lettre de son père l'attendait: *« C'était le moment d'augmenter le capital, d'investir. Monsieur Blech a d'autres projets, il n'a pas pu me suivre. J'ai donc pris un associé, Auguste Lalance, un brillant ingénieur, âgé de trente cinq ans. Il s'occupera de la partie mécanique. Moi, de la partie chimique et commerciale. La nouvelle société fonctionnera à partir du 1er juillet. Il s'agit d'une société en commandite par actions qui reprend l'établissement de Pfastatt-le-Château avec les bâtiments, les maisons ouvrières, le canal de décharge, le matériel, l'outillage, la clientèle, les procédés de fabrication, la ferme, le tout évalué à deux millions de francs. Sur le nouveau capital fixé à trois*

*millions 550 000 francs et divisé en sept cent dix actions de 5000 francs, j'ai souscrit trois cent cinquante parts, Lalance deux cent cinquante. Le reste est réparti entre industriels amis. La manufacture s'appelle à présent : Etablissements Haegely Lalance et Cie ». Plus loin, Daniel Haegely rappelait à son fils son engagement avec Yvette Blech : «Il serait bon que tu lui écrives, car c'est une fille avec laquelle un homme ne peut pas se tromper de route. L'éducation qu'elle a reçue, fera d'elle une épouse soumise à son mari et une mère exigeante et pieuse. D'autre part, il ne faut pas négliger l'aspect matériel d'une telle union : une usine parfaitement complémentaire de la nôtre. »*

Après un séjour à Moscou où vivait une colonie de Mulhousiens, Henri revint à Pfastatt-le-Château. Sur le mur, à l'entrée de l'usine, il lut, écrit en lettres de bronze poli :

### **ETABLISSEMENTS HAEGELY LALANCE ET CIE**

et regretta que le nom des Haegely fût désormais associé à un autre :

- Encore un mariage de raison.

Son père lui annonça qu'ils étaient invités chez les Blech pour fêter le retour de l'enfant prodige.

- Prodigue ! rectifia Henri Haegely. Et sache que j'ai décidé de ne jamais me marier.

Daniel Haegely fixa son fils avec effarement :

- Tu ne sais pas ce que tu dis. Les Blech sont aussi actionnaires chez Heilmann, chez Berger. Nous pourrions être les premiers en Alsace.

Ses yeux semblaient encore plus bleu de colère. La toile qu'il avait patiemment tissée se déchirait comme le voile du Temple. Au-delà, il n'y avait plus rien.

Le cœur de Daniel Haegely accusa le coup, le médecin lui conseilla de garder le lit. Le pasteur Hertel vint à son chevet.

- Et Dieu créa la femme, car l'homme n'est pas fait pour vivre seul !

Henri écoutait le pasteur qui énumérait les passages de la Bible susceptibles de le faire revenir sur sa décision. Debout sur le perron, le pasteur attendit le fiacre en compagnie d'Henri. Un rossignol jeta de longs trilles dans la nuit.

- Vous l'entendez, il appelle sa compagne. Lui, non plus ne peut pas vivre seul. Notre Seigneur a dit : croissez et multipliez vous!

Le lendemain Henri travailla tard au bureau du facturation. La porte s'ouvrit. En voyant le fils du patron, la jeune femme qui tenait le balai à la main, s'excusa. Mais Henri la pria de rester pour nettoyer. Assis derrière le bureau il examinait le livre de comptabilité. De temps à autre, son regard se posait aussi sur l'ouvrière, qui, à quatre pattes, lustrait le parquet. D'un coup de chiffon, elle venait de ramener vers elle une pièce de deux sous, qui était tombée de la poche d'Henri et qu'il avait oublié de ramasser. Lorsque la jeune femme eut le dos tourné, Henri déposa à la même place, à côté de sa chaise, une pièce d'or. Leurs regards se croisèrent comme du feu quand l'ouvrière réalisa qu'elle était tombée dans un piège.

- Montre moi comment tu l'as ramassée ! s'écria Henri.

La jeune femme se mit à quatre pattes, s'approcha timidement de la chaise, en frottant le sol et en implorant pardon.

- Lève toi ! Et donne moi les pièces !

Lorsque la jeune femme, lui tendit la main avec l'argent, Henri la saisit et ne la lâcha plus.

Cette nuit-là, le sommeil de Henri fut agité. Dieu l'avait condamné à brûler en enfer. Le pasteur Hertel menait le centaure Henri à des femelles qui avaient une croupe de jument et une tête d'ouvrière. Le pasteur répétait: « *Croissez et multipliez vous !* »

Aux premières lueurs du jour, le rossignol, reprit ses longs trilles. Henri entrebâilla la fenêtre. Le murmure des feuilles du charme accompagnait le chant de l'oiseau. Sur la plus haute branche, il offrait ses vocalises à la chair rose de l'aube. « *Naître mâle, c'est un luxe que la nature m'a accordé. Le solitaire existe par la lumière qu'il capte, le mâle par le plaisir qu'il prend* ».

Henri Haegely écouta attentivement les conseils de son père, avant d'aller le remplacer au bureau central. Chemin faisant, il attrapa une cerise noire qui le narguait. Il la mit dans sa bouche et la mangea. Mais en crachant le noyau, celui-ci ricocha sur la manchette et la tacha avant de

disparaître dans le gravier. Henri allait rebrousser chemin pour se changer, lorsque une rumeur qui semblait venir de l'usine le fit se raviser. Première surprise : sur les murs des ateliers on avait collé des placards manuscrits :

**EN AVANT  
FAISONS LA GUERRE AU CAPITAL!  
EXIGEONS LES 10 HEURES DE TRAVAIL  
ET UN QUART DE PLUS DE SALAIRE**

Henri arracha les affiches que ses mains pouvaient atteindre. Quand il atteignit le bureau central, une foule d'ouvriers l'attendait en hurlant des slogans où retentissaient toujours les mêmes mots : salaire, travail, capital. Henri maîtrisa sa colère pour ne pas les insulter. Il gravit les trois marches du bureau central et se tourna vers la foule. En fixant la tache de cerise sur la manchette, il dit d'une voix grave qu'il comprenait leurs revendications, mais que, hélas, le moment était mal choisi pour faire la grève car l'unique personne qui était en mesure de les entendre était souffrante.

- Nous voulons voir Haegely ! scandaient les ouvriers.

Henri Haegely disparut dans l'immeuble, tandis que la majorité des grévistes se mit en route pour rejoindre les camarades de Mulhouse. Lorsque le calme fut revenu, Henri Haegely convoqua ses contremaîtres les plus fidèles dans son bureau. Il leur demanda les noms des meneurs. Le jour suivant Koechlin, Ducommun, Dolfus-Mieg cédèrent aux pressions des ouvriers. Ils adoptaient la réduction d'une heure de travail journalier. Henri alla trouver le président de la chambre de commerce, Monsieur Schlumberger :

- Ils nous doivent tout ! Si nous cédon, ils recommenceront demain. Monsieur Schlumberger partageait l'analyse d'Henri. Il refusa aussi toute concession. Mais son intervention fut sans effet : le 11 juillet 1870 on l'obligeait à signer la déclaration patronale, accordant 11 heures de travail quotidien pour un salaire de 12 heures. Et cinq jours plus tard, la Chambre des Députés votait la déclaration de guerre à la Prusse. Un décret appelait sous les armes tous les hommes valides de vingt cinq à trente cinq ans.

Début septembre, l'armée de Mac-Mahon capitula à Sedan : 80000 soldats français furent faits prisonniers, parmi

eux figurait Napoléon III.

Peu de temps après, les Allemands firent une incursion dans Mulhouse pour réquisitionner le matériel disponible. Le général von Schmeling exigea 40 voitures, 120 chevaux, 1000 pieds de câbles pour bacs et bateaux. La population en colère jeta des pierres sur des soldats prussiens. En réponse, un bataillon, et une batterie de canons étaient installés sur la rive droite de la Doller, à Pfastatt-le-Château, près de l'usine Haegely. Le général demandait en sus une contribution financière de 50 000 francs or, soixante voitures, du pain, du vin pour trois mille hommes, six mille chemises, dix huit mille cigares et 375 kg de tabac. En cas de non-exécution immédiate de la réquisition, les troupes bombarderaient les usines, notamment les Etablissements Haegely. Trois conseillers municipaux accompagnés par Henri Haegely, allèrent trouver les Prussiens. Ils souhaitaient obtenir un délai suffisant pour réunir une si grosse somme en si peu de temps. Pour montrer leur bonne foi, ils offraient une avance de 27 000 francs. Le général von Schmeling se montra intraitable, Henri Haegely se mit en colère. Il jeta aux pieds du Prussien l'Ordre de la Couronne que son père s'était vu décerner quelques années auparavant à l'issue d'une présentation d'indiennes.

- Mon père ne peut pas accepter une distinction de la nation qui rançonne des habitants sans défense !

Ce geste patriotique aurait mal tourné pour Henri Haegely sans l'intervention apaisante du conseiller Bock et l'obligation pour le général de faire défiler, ce même jour, à 5 heures et demi, toute son armée dans la rue du Sauvage. En novembre, sous prétexte que les casernes étaient insalubres, Henri Haegely dut mettre à la disposition de l'armée une aile du Châtelet pour y héberger des officiers. Le 22 février 1871 le drapeau avec l'aigle impériale flottait pour la première fois sur la sous-préfecture. Le village de Pfastatt dut payer des contributions de guerre : Daniel Haegely lui avança les 10 000 francs exigés. Henri, comme tous les Alsaciens, fut terrassé par la proclamation du 2 mars. « *La Chambre des Députés, réunie à Bordeaux, a voté la paix avec la Prusse, par 546 voix contre 10, ratifiant ainsi la cession de l'Alsace et de la Lorraine à l'empire d'Allemagne.* ». Ce pacte qui disposait d'un peuple sans son consentement était inacceptable : les députés alsaciens et lorrains le condamnèrent sur le champ : « *Nous proclamons à jamais*

*inviolable le droit des Alsaciens et des Lorrains de rester membres de la Nation française, et nous jurons, tant pour nous que pour nos commettants, nos enfants et leurs descendant de le revendiquer éternellement et par toutes les voies envers et contre tous usurpateurs ».*

Henri se dirigea vers la ferme, et fit subitement demi tour, il s'était souvenu que les Prussiens avaient réquisitionné l'étalon. Il partit donc à pied, le long de la Doller vers Lutterbach. Chaque pas qu'il faisait sur cette terre qu'il aimait par-dessus tout, le rassurait un peu plus. L'eau de la rivière coulait à ses côtés, les prés verdissaient, il se baissa pour cueillir une violette, la regarda, la huma.

- Sa couleur et son parfum, ne changeront pas.

Après deux heures de marche, Henri Haegely revint au Châtelet où la domestique lui annonça que son père venait de rendre l'âme.

Après la signature du Traité de Francfort, le 10 mai 1871, il fallut régler les problèmes de l'approvisionnement en matières premières et trouver de nouveaux débouchés. Lalance partageait les craintes de son associé :

- Nous avons obtenu la franchise pour l'entrée en France de nos produits jusqu'en 1873. Mais ...

Avant de poursuivre Lalance alluma sa longue et fine pipe et jeta un coup d'œil dans l'antichambre.

- Vous pouvez parler, il n'y a ni secrétaire, ni femme de ménage.

- Que cela n'endorme pas notre résistance. Et ce n'est pas par les armes que nous résisterons. Nous avons fondé une société secrète chargée d'éclairer l'opinion et de trouver les fonds nécessaire pour la propagande.

La barbe et les moustaches masquaient ses joues creuses. Son nez droit et son front haut révélaient un homme austère et volontaire. En mai 1872, peu de temps après cette rencontre parut un pamphlet périodique appelé « La Ligue d'Alsace ». Il était imprimé à Bâle et les dames le transportaient sous leurs vastes robes. Des femmes du peuple se chargeaient ensuite de le glisser sous les portes.

Henri Haegely guettait l'arrivée de son cocher, Célestin Ast. Les contremaîtres, exceptionnellement réunis dans son bureau attendaient les tracts qu'ils devaient faire circuler discrètement dans les ateliers. Le bruit des sabots sur

le pavé arracha Henri Haegely de son fauteuil. Du haut de sa fenêtre, il put suivre les gestes de Célestin qui souleva le siège pour retirer deux liasses de feuilles. Henri Haegely ne lui laissa pas le temps de frapper à la porte. Il l'accueillit sur le seuil. Devant une dizaine de contremaîtres Henri Haegely résuma le contenu du texte avant de le distribuer :

- Nous connaissons maintenant les conditions et les modalités de l'option pour la nationalité et celles de l'émigration, Nous savons aussi que bon nombre de nos jeunes ouvriers sont prêts à émigrer définitivement pour éviter le service militaire chez les Prussiens. Nous les comprenons, mais ce serait une catastrophe pour notre industrie qui a besoin de leurs bras. Voici ce que la Ligue d'Alsace préconise : qu'ils optent pour la nationalité française avant le 30 septembre mais sans émigrer. Ils seront des Français résidents en Alsace allemande, dans le Reichsland, et comme tels dispensés du service militaire. Dites à vos ouvriers qu'à partir de la semaine prochaine, chaque jour un contingent de dix personnes aura une demi-journée de libre pour aller opter dans les bureaux de Mulhouse. Nous commencerons par ceux de l'atelier d'impression aux rouleaux. Je demanderai à tous de répercuter au mieux, alentour, ce que je viens d'exposer. Il y va de l'avenir de l'Alsace ! Son cœur ne cesse de battre pour la France. Vive la France !

A l'issue de la réunion, Henri Haegely retint Georges Fortoffer pour lui communiquer ses nouveaux projets : puisque nous sommes Allemands, nous allons dorénavant commander l'alizarine artificielle à la B.A.S.F. sans payer de taxes douanières. Il vous faudra vous familiariser avec ce colorant, l'expérimenter, car si les résultats correspondent aux dires des nouveaux utilisateurs, nous devons sans tarder transformer l'espace occupé par la garancière en terrain à bâtir.

Henri Haegely souhaitait en outre créer un atelier de dessin: les meilleurs dessinateurs fuyaient l'occupation, ils s'installaient dans la capitale. Il fallait à tout prix les retenir en leur offrant un atelier moderne et un salaire digne de leur travail.

Depuis plusieurs mois le curé René Eilig hébergeait un prêtre jésuite qui avait été expulsé d'Allemagne. Mais le curé

refusait de considérer l'Alsace comme un territoire allemand. Toutefois pour ne pas s'exposer inutilement avec son hôte aux sévices des nouvelles lois, il lui confia la célébration des messes de 6 heures du matin : il l'avait présenté comme un jeune missionnaire d'Afrique en convalescence. Henri Haegely chargea à cette époque l'architecte Jean-Baptiste Chacre, le maître d'œuvre du Temple qui s'élevait sur la Place de la Réunion à Mulhouse, d'aller présenter au curé de Pfastatt, puis à l'évêque de Strasbourg, les plans d'une nouvelle église pour la commune. René Eilig exultait. Il allait quitter la chapelle située à deux pas de la synagogue. La flèche gothique, en grès rose, dressée vers le ciel, à l'écoute de Dieu, serait la réponse spectaculaire et provocatrice aux répressions du Chancelier, l'affirmation haute et fière de la foi des catholiques face au nouveau pouvoir.

Parfois, au cours d'un sermon, dans la bouche de René Eilig « politique » devenait « diabolique », et « impérial » « infernal ». Puisque le clergé catholique était mis au ban de l'état, il se sentait investi d'un nouveau rôle. Il serait dorénavant l'intermédiaire entre les ouvriers et le patron, lui, qui avait le courage de défendre les intérêts des Alsaciens et des catholiques contre les Prussiens et contre les socialistes.

Sur la porte de la chapelle, sur les murs du foyer catholique, il avait affiché le plan de la nouvelle église. A côté du nom de l'architecte, figurait celui du généreux donateur. René Eilig n'eut guère le temps de se retourner : il fut prestement arrêté et incarcéré pour violation du Paragraphe de la Chaire et pour hospitalité donnée à un membre de la Compagnie de Jésus. Cet acte de rétorsion souleva un vaste mouvement d'indignation. La relaxe du curé n'apaisa pas la colère de la population. Ce que venait de subir le prêtre était à l'image de ce qu'endurait chaque Alsacien depuis l'annexion.

Durant la première campagne électorale pour le Reichstag Henri Haegely tint une conférence très remarquée à la Société Industrielle de Mulhouse. Trop jeune pour être candidat, il n'en déploya pas moins toute une activité. Il encouragea d'abord son auditoire à jouer un rôle encore plus actif dans l'Alsace violente. Puis il laissa quelques instants s'exprimer le chimiste qu'il était

- Permettez-moi, mes chers amis, de vous entretenir

encore d'une de mes recherches concernant une couleur qui, aujourd'hui, plus que jamais occupe mon esprit. On l'obtient en faisant précipiter un ferrocyanure soluble sur un sel ferrique, je veux parler du bleu de Prusse, d'autres l'appellent « bleu-drapeau ». J'ai, en effet, cherché à rendre cette couleur plus résistante au savonnage et j'avais cru l'améliorer grâce à une solution alcaline de tartrate d'ammoniaque. Or, depuis le 10 mai 1871, je suis moins optimiste quant à cette expérience. Après plusieurs savonnages à froid de calicots teints avec du bleu au prussiate, j'ai noté que les bleus se détachent de la fibre et se dissolvent dans les eaux de rinçage. En cette séance inaugurale, je tenais à partager avec vous, ces résultats, certes décevants pour l'indienneur, mais de bon augure pour les Alsaciens : à savoir que le bleu de Prusse ne tient pas, qu'il s'élimine par rinçages successifs. Mais, prenons garde, le bleu de Prusse reste celui du drapeau de l'envahisseur. C'est un précipité dangereux ! Pas de fausse manipulation, mes amis, il contient du cyanure !

-Vive le bleu de France ! s'écria Auguste Lalance.

Toute la salle se leva pour applaudir l'orateur.

Après la mort de son père, Henri Haegely avait eu la tentation de s'établir au-delà des frontières du Reichsland, quelque part en France. Aujourd'hui, il était convaincu d'avoir eu raison de rester. Il regrettait même de ne pas avoir su retenir le jeune et talentueux dessinateur, René Vetter, l'imprimeur Edgar Merx et tant d'autres, comme l'ex-gérant de la ferme de l'usine, Albert Herbrecht, qui était allé jusqu'à quitter le continent et avait écrit une lettre de ...

*Kalifa (Algérie), le 20 décembre*

1877

*Monsieur Haegely,*

*Samuel Haegely, en arrivant à Pfastatt-le-Château, ne trouva ni ferme, ni usine. Je débute comme lui. Nous avons défriché des centaines d'hectares, 300 sont à pré-cultivés en céréales, 30 en vignes. Je suis à la tête d'une armée*

*d'ouvriers. Je suis patron.*

*Le jour du Nouvel An, les dix huit familles alsaciennes qui vivent dans les environs, sont invitées à Kalifa qui va être débaptisée et s'appellera dorénavant « Altkirch »*

Il ne suffisait pas de débaptiser un coin de désert pour recréer l'Alsace, cette plaine puissamment irriguée par le Rhin, flanquée des Vosges et de la Forêt Noire, habitée par son histoire millénaire. Il n'y avait pas d'alternative possible. Il était indispensable de vivre ici, de s'y affirmer, d'y mourir, de rester Alsacien. Ne valait-il pas mieux supporter des étrangers chez soi, que d'être soi-même l'étranger quelque part ?

Henri Haegely décida de présenter sa candidature aux futures élections.

Célestin savait que le 18 juillet, il fallait éviter de poser des questions au patron, c'était le jour de l'anniversaire de Myriam Haegely. Le cocher connaissait le rituel : prendre la gerbe commandée chez l'horticulteur Strauss, emmener Henri Haegely jusque devant la tombe où reposait sa mère. Comme tous les ans, il pénétra dans l'allée principale, s'avança lentement entre les sombres rangées d'ifs, tous taillés en cônes arrondis. Ils se ressemblaient tellement que Célestin eut la même hésitation que l'année précédente. Quelle rangée allait-il prendre ? La cinquième ? La sixième ? Henri Haegely était d'une humeur exécrable. L'homme allait de nouveau se faire traiter d'incapable !

- Troisième rangée à droite, cinquième tombe à gauche !

Dans cette allée étroite, Célestin ne pouvait pas manœuvrer. Henri Haegely s'avança à pied, la gerbe sur les bras. De gros nuages s'amoncelaient. Henri Haegely pensa au sermon du pasteur : « *Un Jour, nous serons à nouveau tous réunis au ciel et pour toujours... Une averse, c'est tout ce que j'attends du ciel !* ». Il déposa la gerbe sur la pierre tombale en marbre blanc. Les lysiums se dressaient au cœur de l'arrangement. En cette saison, ils ornaient aussi le perron du Châtelet. Leurs corolles épanouies, profondes comme celle du lys étaient maculées de gouttelettes rouges qui jadis avaient rappelé à Myriam qu'elle était un être de chair et de

sang.

Du siège de la calèche, Célestin ne perdait pas de vue son patron, ni le soleil qui s'enfonçait derrière le Rossberg, empourprait le firmament et cyanosait les nuages noirs, Henri Haegely l'inquiétait: il parlait à haute voix en faisant les cent pas. Il avait retiré de la gerbe un lylium tout fardé de pourpre, pour aller le poser sur la tombe voisine, celle du grand père Stieg :« *Les couleurs, c'est la respiration des yeux !* »

De grosses gouttes éclataient sur le marbre, soulevaient la poussière du chemin, Henri Haegely courut vers la calèche où Célestin remontait la capote. Il semblait moins sombre. Du pollen rouge décorait sa barbe et son col anthracite. Il venait de retrouver l'histoire telle que son grand-père la lui narrait :« *Il était une fois, il y a très longtemps, un jeune berger qui avait ton âge. Il gardait son troupeau sur des collines surplombant la mer, Il adorait son chien, Outkem, grâce à qui nulle bête ne s'échappait jamais. Or, un jour, Outkem s'approcha du garçon avec la gueule ensanglantée. Le garçon imagina un piège à loup, un coup de pied d'âne. Il écarta les mâchoires du chien pour inspecter sa gueule. L'animal cracha des morceaux de coquillage d'où provenait la couleur rouge-sang. Lorsque le garçon découvrit à son tour, sa tunique tachée de rouge, il partit ramasser de nouveaux coquillages pour la teindre entièrement.*

*Tout cela se passait il y a plus de deux mille ans ou même trois mille dans les environs de Tyr. Le berger teignit aussi les peaux de moutons et lorsqu'il revint en ville, les habitants n'en croyaient pas leurs yeux. A ceux qui voulaient connaître son secret, le berger disait qu'il s'était baigné dans les couchers de soleil.*

*L'empereur Darius lui demanda de teindre les étoffes pour ses vêtements d'apparat. Et, par la suite, les empereurs décrétèrent que tous ceux qui auraient l'audace de revêtir la pourpre seraient condamnés à la peine de mort. »*

Souvent Monsieur Stieg terminait sa légende des couleurs en parlant avec émerveillement du bleu de Prusse qui n'avait rien à envier aux bleus de l'Empire Céleste :

*« Monsieur Diesbach, emploie de la potasse pour précipiter le sulfate de fer. Miracle ! Le précipité obtenu est d'un bleu intense ! C'est que la potasse contenait par hasard du cyanure jaune encore inconnu à cette époque. Tu vois, Henri, je regrette qu'aucun de nos indienneurs n'ait fait cette*

*découverte, on aurait appelé ce bleu « bleu de Mulhouse ».ou « bleu d'Alsace »*

- S'il ne m'avait pas traité de mouchard et jeté le fond de son demi de bière au visage, je n'aurais jamais eu le courage de vous révéler tout ça !

Ainsi Georges Fortoffer venait-il de s'adresser à Henri Haegely qui s'était tassé dans son fauteuil. *« Ce Léo Weiss qu'il tenait pour son meilleur imprimeur sur rouleaux, à qui il venait d'accorder une augmentation, ce Léo le qualifiait donc de « tyran de la pire espèce ». Il réunissait chaque semaine une vingtaine d'ouvriers pour les dresser contre moi ! Et le portier de l'entrée Ouest était de ceux-là ! Il laissait passer des tracts, des outils volés que Weiss et sa bande monnayaient pour financer la lutte ! Et pour comble, ce Léo Weiss soutenait Karl Liebknecht qui allait se présenter contre moi aux élections pour le Reichstag ! »* A présent, le silence d'Henri Haegely inquiétait Fortoffer qui regrettait déjà la colère qui l'avait poussé à parler : la bande à Weiss était capable de le passer à tabac, de le tuer, de déposer son cadavre sur le perron du Châtelet.

- Mais vous comprenez bien que si je suis ici, c'est surtout pour nous permettre de barrer la route aux agitateurs avant qu'il soit trop tard, comme nous le demande monsieur le curé !

Il venait de prononcer le mot salvateur « curé ». Haegely s'en saisit.

Dans le sermon du dimanche, René Eilig ne disait-il pas qu'il fallait se méfier des bandes d'ouvriers qui poussaient à la grève, que les meneurs utilisaient des méthodes de Satan, que le désordre était le terreau de tous les vices, qu'aujourd'hui, l'Eglise d'Alsace étranglée à droite par les exigences prussiennes, ébranlée à gauche, avait besoin d'ordre et de raison, d'hommes qui se situent au milieu de la mêlée comme lui. La flèche gothique de Pfastatt devenait le signe du ralliement de tous les vrais patriotes.

Henri Haegely se redressa dans son fauteuil et tendit le tonnelet de tabac à son contremaître. Il n'aurait pas de campagne électorale à faire, visiblement, on la faisait déjà pour lui.

Les graviers crissèrent sous les roues de la calèche s'engageant dans l'allée du parc. De larges branches raclaient la capote. Le cheval fit un bond lorsqu'une dizaine de fox-terriers se mirent à aboyer derrière les grilles du chenil. Le cocher eut du mal à arrêter sa bête apeurée. Dans le cabinet du Docteur Engelmann régnait une odeur de pétrole et de tabac. Henri Haegely entra à pas mesurés une canne à la main. Il avançait précautionneusement en traînant les pieds. Il choisit de rester debout et félicita le jeune médecin d'avoir choisi Pfastatt pour y exercer son art. Le docteur Engelmann posa sa pipe dans un pot en terre cuite et lui demanda s'il avait attrapé des rhumatismes à Berlin, sur les bords de la Spree.

- Au Reichstag on attrape des crises de nerfs, des crises cardiaques. Du haut de la tribune, j'ai réaffirmé le droit des Alsaciens et des Lorrains à se prononcer eux-mêmes librement sur l'Annexion. Il m'a été rétorqué que l'Alsace et la Lorraine sont deux provinces d'origine et de culture germaniques et que le patriotisme français n'est qu'un vernis qui ne saurait résister au temps. Pour protester, j'ai quitté la salle, la plupart de mes collègues alsaciens et lorrains m'ont suivi.

Le docteur Engelmann félicita le Député. Henri Haegely orienta alors la conversation sur les logements ouvriers berlinois.

- Rien à voir avec nos cités où les maisons mitoyennes à un étage ont toutes un potager, une remise pour les lapins et les poules. Il faut être militariste et prussien pour loger des ouvriers dans des casernes, car ces maisons qu'on vante, sont des immeubles à plusieurs étages, accolés les uns aux autres, avec des petites cours intérieures si étroites qu'on peut à peine y manipuler une lance à incendie. Au 74, Adalbertstrasse, j'ai été témoin d'une dispute : les locataires se battaient pour avoir leur tour au cabinet car dans ces casernes l'architecte a prévu un cabinet pour 100 personnes, comme si les gens du peuple n'avaient pas ...

Henri Haegely s'interrompit un instant et reprit :

- La preuve Docteur, que nous avons tous les mêmes besoins et les mêmes maux !

Il posa sa canne contre le fauteuil et défit son pantalon noir, à rayures grises, déplia les larges pans de sa chemise de lin et dévoila, enfin, collé au tissu, son membre infecté. Tout en soignant la blennorragie, le docteur Engelmann développa

son idée sur la prévention des maladies. Par exemple, un contrôle mensuel dans les maisons closes éviterait aux hommes ces infections. Henri Haegely faillit avouer au médecin qu'à Berlin il avait fréquenté la comtesse von Kleefeld et que là-bas, la noblesse aussi était pourrie.

- Les ouvriers malades contaminent ceux qui sont en bonne santé ! Les repérer, c'est une manière d'assainir votre personnel, en somme d'être plus productif !

Depuis son retour de Berlin, Henri Haegely ne se faisait plus d'illusion sur l'avenir de l'Alsace. Il revoyait, debout derrière la tribune du Reichstag, le chancelier Bismarck en uniforme. Celui-ci avait posé son monocle pour pouvoir hausser le ton, scander les phrases plus énergiquement avec son poing, vilipender le patriotisme alsacien

A Mulhouse, les fonctionnaires prussiens, de plus en plus nombreux continuaient leur travail de décapage. Par crainte du manque de débouchés, des industriels déplaçaient leurs usines à Belfort, à Héricourt. Pour éviter le chômage, Henri Haegely accepta les commandes de l'armée : teindre en brun Bismarck des tissus destinés à devenir des rideaux de caserne. Il existait comme un lien « chimique » entre ce colorant et le chancelier de fer : pour le fixer il fallait un mordant métallique.

Le docteur Engelmann se rendit plusieurs fois au Châtelet pour soigner son malade. Ce soir-là, Henri Haegely terminait une expérience. S'activant, à une sorte de rouet, Célestin cherchait à atteindre sur ses indications la juste vitesse : l'instant où les triangles d'étoffe de différentes couleurs, fixés sur les rayons de bois, vireraient au blanc. Henri Haegely prit la place de Célestin qui dut à son tour donner son avis.

- Tu suis bien du regard le bleu, et tu me dis ce qu'il en devient quand le disque tourne.

- Quel bleu ?

Henri Haegely se leva et lui désigna du doigt le morceau de tissu.

- Mais c'est plutôt du vert ! répondit Célestin.

Henri Haegely fit se prononcer le docteur Engelmann

qui attendait la fin de l'expérience

- C'est plutôt du noir !

Henri Haegely se souvint alors de cet après-midi où il avait lugué avec Georges Fortoffer sur la pente du Heilacker : il avait douté de la couleur de la neige. Il la savait blanche, il la voulait blanche et, pourtant, il la voyait bleuir. Il la savait froide, il la sentait glacée, et, pourtant, le soir, il la voyait brûler comme la flamme bleue qui vacille autour du sucre imprégné de schnaps. Et aujourd'hui, l'Alsace, ne la savait-il pas alsacienne, ne la voulait-il pas paisible ? Et, pourtant, elle devenait prussienne. La riche palette des bleus - le bleu-acier de l'épingle que sa mère avait désinfectée dans la flamme avant de lui crever l'abcès, le bleu d'azur d'un ciel d'été, le bleu-pervenche qui recouvrait le coin ombragé du parc, le bleu électrique de l'éclair qui déchirait les nuages sombres au-dessus du Rossberg, le bleu indigo des cuves de la teinturerie, le bleu des plumes de certains pigeons, le bleu-vitrail dans la roue du paon, le bleu-roi si proche du bleu de Prusse - ne lui permettait pas de nommer définitivement cette neige qui flottait sur la terre, jusqu' à se perdre, se fondre en un bleu-horizon qui virait au bleu nuit.

Henri Haegely avait invité à danser la Comtesse Magdalena von Kleefeld. Elle l'avait entraîné dans la salle de jeu, il avait perdu. Ensemble, ils s'étaient consolés en buvant du champagne à l'hôtel. Au moment de défaire la ceinture de tissu nouée dans le dos, Henri Haegely, avait eu ce besoin quasi automatique d'examiner la qualité de l'impression. Au lieu de délayer le corset, de dévoiler la taille, les hanches, il avait palpé entre ses doigts le tissu soyeux de la robe.

- De l'apprêt satin ! Fond jaune avec enlavage bleu de Prusse ! Magdalena lui avait dévoilé son opulente poitrine avant de souffler les bougies. Henri Haegely était tombé dans ses bras : il s'était senti happé comme la toile blanche animalisée entre le presseur et le rouleau. La racle des mains avait enlevé le trop plein de pâte colorée. Les rouleaux l'avaient laminé, les ciselures comblé de couleurs et de mordants. Le lendemain matin, le ciel de Berlin avait été blanc. De Magdalena, il n'avait vu que la robe imprimée de fleurs : croyant l'êtreindre, il avait embrassé l'œuvre d'un fabriquant d'illusion, son alter ego, dont la désinvolture avait par avance choisi de faire jurer bleu de Prusse et satin jaune

sur le corps d'une inconnue.

En 1884 une nouvelle crise secoua l'impression textile qui ne trouvait pas de nouveaux débouchés et qui était concurrencée par la Grande Bretagne. Henri Haegely parvenait à maintenir le rythme de production, mais le mécontentement croissait dans le milieu ouvrier solidaire et il trouvait souvent des affiches collées en hâte sur les murs de l'usine :

**LES PATRONS MILLIONNAIRES  
S'ENGRAISSENT A NOS DEPENS  
A BAS LE CAPITAL!  
UNISSONS-NOUS**

Ces attaques agaçaient Henri Haegely mais n'entamaient pas sa bonne conscience. Chaque jour, il mettait son travail et son capital au service de l'utilité publique. Que serait sans le savoir-faire de ses ancêtres ? Sans lui? A-t-on jamais vu le médecin partager ses revenus avec le cocher qui le conduit ?

Samuel Haegely était arrivé à Pfastatt guère plus riche qu'un contremaître qui possède une maison, un verger, des près. Grâce à son travail acharné il avait fait fructifier son capital. Pourquoi lui, Henri Haegely, n'aiderait-il pas les meilleurs ouvriers à se constituer à leur tour un capital ? Un recensement le renseigna sur la stabilité de l'ouvrier dans l'usine. Henri Haegely constata que les trois-quarts du personnel avaient travaillé depuis moins de cinq ans, et un quart davantage. La participation les lierait à l'usine, les grèves seraient moins fréquentes, les relations entre patron et ouvriers moins tendues. Henri Haegely répondit aux slogans socialistes " A BAS LE CAPITAL par un texte intitulé :

**« LE CAPITAL POUR TOUS »**

« Le capital qui joue un si grand rôle dans le monde moderne, a sa source et SA SEULE SOURCE dans l'épargne. Nous avons donc décidé d'introduire la participation ouvrière dans l'usine c'est à dire la possibilité pour les meilleurs d'entre vous de se constituer UN CAPITAL.

Article 1 : Afin de donner aux plus talentueux contremaîtres et ouvriers une preuve d'affection et de les attacher d'avantage à l'établissement, Messieurs Haegely Lalance et Cie sont décidés à leur répartir chaque année une part du bénéfice net de l'inventaire.

Article 2: Les contremaîtres et ouvriers de première classe seront seuls appelés à participer à cette caisse. Toutefois leur nombre n'est pas limité et sera augmenté chaque année de ceux qui l'auront mérité.

Article 3: Pour appartenir à la première classe. il faudra avoir travaillé depuis au moins trois ans consécutifs dans l'usine, être âgé d'au moins 25 ans, avoir toujours eu une bonne conduite, ne jamais être arrivé en retard ni en état d'ivresse, s'être distingué par son zèle et son application.

Article 4: Sur les rapports des chefs d'ateliers, nous arrêterons chaque année la liste des ouvriers de première classe.

Il s'agit pour nous, patrons, de réduire dans la mesure du possible l'antagonisme entre CAPITAL et TRAVAIL, de faire du domaine industriel le lieu du progrès pour tous. »

Henri Haegely partit quelques temps en Angleterre. Il alla jusqu'à Manchester pour en apprendre plus sur les apprêts. Nulle part ailleurs, on ne savait si bien cacher la pauvreté du tissu sous un enduit aussi séduisant. On avait réussi à imiter avec un tissu de coton léger et de peu de valeur, une étoffe plus épaisse, au prix de vente élevé. On donnait au coton l'aspect et le toucher du lin. Et la nouvelle clientèle outre-Rhin recherchait précisément les tissus de lin. Henri Haegely étudia les apprêts « déraillés »: il ne fallait pas que la trame et la chaîne fussent collées par l'empois. Il admirait les organdis, les tarlatanes. L'apprêt des piques, des brillantés, des damassés présentait d'autres difficultés car il fallait maintenir les côtes en ligne pour le premier, le relief pour les deux autres.

De retour à Pfastatt-le-Château Henri Haegely innova en fabriquant le tissu réversible : l'étoffe teinte en

gris uni est plaquée au rouleau en noir uni d'un côté, et imprimée de l'autre, soit en noir, soit en blanc, soit de plusieurs couleurs. Très vite il atteignit une production de cent pièces de 100 mètres par journée de 10 heures de travail. Il tira aussi profit du procédé inventé par Monsieur Mercer : l'impression de la soude caustique très concentrée en des zones déterminées, qui rétrécissent au contact avec la soude tandis que d'autres sont mises en relief. On obtient ainsi un créponnage supportant la teinture.

Dans le catalogue général des matières colorantes artificielles, on avait ajouté huit cent couleurs depuis 1870. Combien d'entre elles avaient vu le jour à Mulhouse? Henri Haegely mit tout en oeuvre pour promouvoir à Mulhouse l'industrie chimique. Pour la construction de la nouvelle école de chimie il fit un don de 7000 marks. Entre la Doller et la gare de triage, il vendit un terrain vague à la Société Chimique Graeber A.G. Henri Haegely négocia avec le directeur les conditions d'implantation d'une usine de prussiate. Il fut satisfait lorsqu'on lui accorda une remise annuelle sur ses propres achats.

L'usine était essentiellement un lieu de calcination : le panache en s'échappant de la cheminée changeait de couleur et d'odeur, selon qu'on y incinérât des ongles, des sabots de bêtes, des carnes de bovins, des rognures de cuir, des tendons, des nerfs et autres détritrus : des abats, de vieilles chaussures, des chiffons non acceptés par les papeteries, des poils non commercialisés, des déchets de fabrique de boutons, des peignes etc ...

C'est par Monsieur Bock, le brasseur de Lutterbach, qu'Henri Haegely venait de découvrir les montagnes de déchets stockés sur les bords de la Doller :

- L'eau de la Doller, la plus pure d'Alsace ! C'était mon atout ! Et vous aussi, Monsieur Haegely, vous dépendez de cette eau ! Intervenez, puisque l'usine est sur votre commune !

Le brasseur continua à décrire un spectacle de fin du monde :

- Au milieu des rats affamés de misérables enfants sont chargés de trier les détritrus par tas. D'autres les nettoient en raclant les graisses et la terre. Puis tout cela est pulvérisé par des meules et incinéré. Les eaux de pluie délavent les

monticules avant de rejoindre la Doller. Monsieur Haegely, un garçon de 16 ans est mort durant son transport à l'hôpital. Ce qui profite aux Allemands, tue nos jeunes.

Là-dessus Monsieur Bock chargea Henri Haegely de remettre au directeur de la Graeber A.G une lettre de protestation émanant du conseil municipal et relative à la salubrité publique.

Henri Haegely lut le document signé par tous les élus de la commune:

### Hygiène Publique

Ces usines de prussiate nuisent de quatre manières à l'hygiène publique:

1)Elles infectent l'air ambiant par les émanations des matières animales en dépôt

2)Elles répandent dans l'atmosphère, dans un rayon plus ou moins large, des vapeurs d'ammoniaque et d'acide.

3)Elles altèrent les sols, les puits, les cours d'eau par des résidus.

4)Elles dégagent des émanations qui peuvent exercer une influence délétère sur les personnes séjournant dans les ateliers ou à proximité de l'usine.

Lorsque Henri Haegely présenta le document au conseil municipal de Pfastatt, le boulanger Ziegler Joseph se leva :

- Je signe au nom de la société de pêche ! Ils m'ont pris mon pays, ils ne tueront pas mes poissons, ces prussiens, ces prussites, ces prussiates, que sais-je, ces poisons mortels !

Pour honorer la mémoire de son fils Jean, terrassé à dix sept ans par la phtisie, Auguste Lalance fit construire un sanatorium qu'il finança grâce à la récente invention de Monsieur Bell. Lorsque Auguste Lalance avait présenté l'invention à la Société Industrielle de Mulhouse, elle avait connu un succès immédiat.

*Messieurs,*

*Monsieur Bell avait succédé à son père dans la*

*direction d'un institut de sourds-muets, et avait fait de l'oreille humaine une étude approfondie. Ayant un jour réussi à faire parler un de ses élèves, il s'écria :*

*« Maintenant que j'ai fait parler un sourd-muet, je ferai parler le fer! ». Et il tint parole. L'instrument que Monsieur Haegely va vous présenter est l'invention de Monsieur Bell. Il est d'une extrême simplicité : il se compose d'un petit cylindre en bois, terminé par un pavillon placé devant la bouche de l'opérateur. A Pfastatt-le-Château, Monsieur Haegely et moi-même, nous avons communiqué entre deux ateliers. Deux de ces appareils étaient reliés par deux fils métalliques. Monsieur Haegely vous confirmera qu'il a reconnu ma voix, puis celle non annoncée de son caissier. Messieurs, quel immense avantage de pouvoir à distance converser avec un parent, un ami, au-delà des mots percevoir les nuances de l'intonation !*

Lalance et Haegely proposèrent par la suite aux auditeurs de venir expérimenter le « téléphone ». Le succès fut tel que Lalance enregistra le jour même des commandes.

Pour échapper aux compromissions et ne plus s'exposer à de nouvelles humiliations, Henri Haegely annonça à son associé qu'il ne se représenterait pas aux prochaines élections.

- Une grimace pour coincer le monocle sous l'arcade sourcilière, une autre pour le libérer ! Que de grimaces dans cette assemblée de fonctionnaires. Un député von ..., sortant tout droit de son château médiéval m'a traité de meneur irresponsable. Un autre m'a sommé d'aller dans le sens de l'histoire ou de quitter le Reichsland.

Ces paroles réveillèrent chez Auguste Lalance la fibre patriotique. Le comité électoral trouva en lui le digne successeur d' Henri Haegely. Son discours protestataire plut aux alsaciens. Il remporta les élections avec plus de 4000 voix d'avance. Au Reichstag, par contre, la position du bouillant député produisit l'effet opposé :

- Seize ans après, nos sentiments n'ont pas changés ! Nous refusons toujours l'annexion! ...

Ce propos qualifié d'injurieux et de mensonger par le gouvernement allemand fut suivi de représailles. On supprima « l'autorisation de recevoir en franchise de droits des tissus

écrus étrangers à charge, après impression, teinture, ou apprêt, de les réexporter ». C'était pour la société Haegely Lalance et Cie la perte d'une partie importante de son chiffre d'affaires, avec la faillite en perspective. Henri Haegely obtient du gouvernement allemand l'annulation de la sanction en échange du départ d' Auguste Lalance. Pour sauver la manufacture ce dernier démissionna sans hésiter et alla se fixer à Paris. Peu après l'usine reprit la dénomination Haegely et Cie.

Dans le chœur, sous un dais, trônait l'évêque de Strasbourg. René Eilig assisté d'un diacre et d'un sous-diacre officiait à l'autel. Le cérémoniaire fit retentir le claquoir : les céroféraires alignés devant l'autel levèrent aussitôt les cierges. C'était l'élévation : une aria de Bach accompagna ce moment de recueillement. René Eilig avait tout mis en oeuvre pour que la consécration de la nouvelle église de Pfastatt restât un événement inoubliable.

Au Foyer St Maurice, dans la grande salle de réception, on avait dressé des tables où alternaient kugelhopfs et bouteilles de vin d'Alsace. René Eilig porta un toast en l'honneur de l'ébéniste qui avait sculpté la chaire, des parrains et marraines qui avaient collecté l'argent pour acheter quatre cloches, du boulanger qui avait fait don du vitrail de St Maurice, d'Henri Haegely qui venait d'arriver et avait reçu des mains de Marie un bouquet de roses. Henri Haegely se pencha vers la jeune fille, posa ses lèvres sur les pommettes brûlantes d'émotion. Tout le monde applaudit. Marie regagna sa place. Au bout de chaque natte voletait un petit nœud blanc, les deux papillons se posaient au creux des ses reins. « *La protégée d'Arthur !* » Henri Haegely imagina à cet instant, la chevelure défaite, celle de l'Eve de la Bible sortant de la côte d'Adam pour partager sa solitude. Il leva son verre :

- Remercions Eve d'avoir croqué la pomme ! Pour cacher notre nudité, nous fabriquons des tissus, nous imprimons, nous avons du travail pour tous.

Quelques jours plus tard, Henri Haegely reçut personnellement Marie: voudrait-elle être cette personne qui remplierait la fonction de maîtresse de maison quand il recevrait des hôtes ? Quelque chose se fixa en lui : la tache rose-garance affleurant la pommette de la jeune Eve.

Dès l'ouverture de la saison de chasse, Marie fut hébergée à la ferme, car les repas se prolongeaient tard la nuit. Arthur la guettait avant l'arrivée des invités. Leurs pas crissaient dans les feuilles mortes qui tapissaient le sol sous la tonnelle, derrière le bâtiment. Dans la lueur d'une lampe de pétrole apparaissaient les tresses enroulées sur la tête, sur la largeur du front, elle avait piqué une couronne d'immortelles, ses lèvres étaient peintes, son cou décolleté. « *Pour servir les convives, pensait-il.* »

- Mon rouge! Attention ... je ne serai plus présentable!

Arthur embrassa la nuque, le front. Une immortelle tomba. Marie s'enfuit. Dans la nuit claire et glaciale, il longea la Doller, il courut après cette bouche rouge qui venait de lui échapper.

Ce soir là, Henri Haegely attendait Marie. Son allant de bel homme soigné, son prestige de patron, l'intimidaient. Il la regardait.

- Marie, vous êtes mon hôte, ce soir !

Marie accepta avec le sentiment d'obéir à un ordre. Elle ne refusa pas le verre de champagne, ni les compliments. Henri Haegely lui prit la main, y imprima ses lèvres, dénoua les tresses. Marie cacha son visage contre l'épaule d'Henri Haegely et murmura :

- Monsieur, faites que demain, je n'aie pas honte d'aujourd'hui. Cette nuit-là Henri Haegely déshabilla Eve.

Marie avait boutonné le haut et le bas de son manteau de pluie, au centre s'arrondissait le ventre. Elle devait désormais éviter les nids de poules remplis d'eau lorsqu'elle allait chercher le lait à la ferme.

- La pâte lève ! s'écria le vacher en vidant le seau.

Marie quitta l'étable. En jetant un coup d'œil dans l'écurie, elle découvrit le palefrenier cuvant sa bière et l'absence de Schimmel. Lorsque une demi-heure plus tard, Henri Haegely ramena son étalon, Marie était assise, sur un banc au soleil. Il l'invita à venir au Châtelet où il lui fit un cadeau.

Le pot à lait à la main, elle longeait les murs en briques de l'usine. Elle songea qu'Henri Haegely ne l'avait même pas embrassée. Il l'avait regardée comme un objet de curiosité. Sa main avait eu un mouvement de recul, lorsqu'elle l'avait prise pour la poser sur le ventre.

Dans le salon enfumé, Arthur faisait une partie de belote avec trois comparses. Marie défit le petit paquet. Deux larmes roulèrent sur les joues, quand elle vit les deux gourmettes en or. Sur l'une était gravé le nom d' Elise sur l'autre François.

Elise naquit quinze jours plus tôt que prévu. Marie était en route vers la ferme, lorsque quelques douleurs traversèrent son corps. Arrivée dans l'étable, elle dut s'asseoir.

- Je ne peux tout de même pas accoucher ici !

Une nouvelle douleur plus violente l'obligea à s'allonger.

- Le docteur Engelmann est à l'usine ... Je vous y mène !

Le vacher installa Marie sur une brouette plate et la transporta au dispensaire. Quand il atteignit le bâtiment, de nombreuses ouvrières et quelques ouvriers, attirés par les cris de Marie accoururent.

La scène n'«échappa pas à Henri Haegely. La manufacture n'était-elle pas à l'image de ce ventre en gestation ? Ici passaient des wagonnets, là fusait de la vapeur, gémissaient des tuyaux, gargouillaient des cuves, vibraient les rouleaux qui expulsaient des toiles ensemencées de dessins. Les bras des machines trépignaient. Jour et nuit, dans le ventre chaud des ateliers, les ouvriers entretenaient cette vie qu'Henri Haegely, en cet instant, percevait comme Marie ressentait les soubresauts de l'enfant.

En rentrant du bureau, Henri Haegely fit un crochet par le dispensaire. Il eut du mal à imaginer cette boule s'échappant du frêle corps de Marie pour se modeler en être humain. Allongée dans la salle des soins, Marie dormait. A côté d'elle, le bébé, la peau du visage fripée comme de la créponne sortant d'un bain rose-garance, un corps de larve dans un cocon blanc.

Le lendemain Henri Haegely convoqua Arthur Ast à son bureau pour féliciter l'heureux père et lui annoncer que deux de ses dessins avaient été retenus à Paris. Comme Arthur Ast allait avoir des offres d'emplois alléchantes, Henri Haegely décida aussi de l'enraciner à Pfastatt.

- Et voici un acte notarié, étudiez-le avec votre épouse. S'il vous convient nous le signerons demain à 11 heures à l'étude du notaire Rueff.

En échange d'une somme de 5 francs par mois et

pendant 10 ans, Henri, Haegely cédait aux époux Ast l'immeuble sis au 60 route de Lutterbach. Il s'agit d'une habitation comprenant quatre pièces, une cuisine, une salle d'eau, une remise et d'un jardin de 18 ares.

- J'ai besoin d'une hôtesse pour les réceptions ! Pourrai-je faire appel à votre épouse, de temps à autre ?

En quittant le bureau d'Henri Haegely, Arthur Ast était un homme comblé : Elise, Marie, l'estime de son patron, une grande maison, que pouvait-il espérer de plus ?

Ce bonheur, Arthur Ast le connut pendant deux ans, jusqu'au jour où le docteur Engelmann sauva de justesse Marie d'une fausse couche. La souffrance, la peur de mourir en état de péché amenèrent Marie à interpréter son malheur comme un avertissement. Elle alla se confesser au curé Eilig. Elle promit devant Dieu de rester fidèle à son époux. Elle se vêtit de noir, désormais inaccessible et étrangère à tous.

Déçu par la politique, dépassé aussi par l'apparition des couleurs de synthèse, Henri Haegely avait trouvé une nouvelle façon d'affirmer sa puissance. Marie avait révélé en lui une sorte d'instinct de géniteur. Les cochers s'arrêtèrent souvent au 6, rue de la Sinne à Mulhouse. C'était là qu'il avait fait installer sa garçonnière. Aux ouvrières mariées il offrait le plus souvent un goûter pris sur le temps de travail pour ne pas inquiéter les maris. Aux célibataires et aux vierges, il offrait le dîner et dans certains cas l'hébergement pour la nuit. Son plaisir de la pénétration était comme transcendé, sublimé quand, quelques mois plus tard, le ventre lisse de l'ouvrière enflait miraculeusement. A certains moments d'exaltation, il se voyait le père de toute sa main-d'œuvre et rêvait de construire une maternité à Pfastatt. Le docteur Engelmann en serait le directeur, s'il l'aidait à remplir sa mission de géniteur. Parmi les six cents ouvrières, Henri Haegely retint une cinquantaine de femmes dignes de porter sa progéniture. Il conclut qu'il lui fallait organiser un coït hebdomadaire.

En cette fin de siècle qui approchait, les esprits s'enflammaient de rêves, de peurs, d'espoirs. Peu à peu grandissait la certitude que quelque chose devait changé. Pour les ouvriers, le moment était venu d'exiger la réduction

d'une heure de travail et l'augmentation des salaires. En revenant de Mulhouse, Henri Haegely fut plusieurs fois arrêté par des attroupements de grévistes. A l'entrée de l'usine, il s'attendait à être invectivé par ses ouvriers. Il fut tout étonné de leur attitude respectueuse. Etait-ce l'effet du texte qu'il avait affiché à leur intention? Il y énumérait les avantages dont bénéficiaient les ouvriers de l'usine Henri Haegely : la participation au capital, les ateliers avec de bonnes conditions de travail, le dispensaire de l'usine, les assurances vieillesse et d'invalidité, l'interdiction d'embaucher les enfants de moins de 14 ans, la caisse d'épargne dans l'usine. Pour finir Henri Haegely se disait prêt à recevoir les représentants des ouvriers.

La négociation fut difficile car Henri Haegely refusa l'augmentation de salaire et la réduction d'une heure de travail. Pour ne pas laisser ses interlocuteurs sur une impression d'échec, il avait gardé en réserve une ultime carte : il accordait une pause casse-croûte entre 9 heures et 9h.10 ponctuée par la sirène. Comme la tension tombait, il annonça ses projet : la construction d'une cité ouvrière et d'un hôpital avec une maternité. L'unique femme présente dans le groupe se mit à applaudir. Les autres l'imitèrent. D'une voix soulagée, Henri Haegely ajouta que Pfastatt serait le village d'Alsace où il ferait bon naître et vivre.

Sur la place de la Réunion un prophète annonçait la fin du monde. Il récitait le Chant du dernier jour-: *« Ecoute, terre et toi, abîme des vastes mers, prête l'oreille! O homme, fais silence. Que tout ce qui vit sous le soleil entende ma parole. Il vient, il est proche le jour de la colère suprême, jour d'horreur, jour d'amertume, où le ciel disparaîtra, où le soleil rougira, la lune changera son disque, la clarté du jour s'éteindra dans les ténèbres, les étoiles tomberont du firmament... »* Emilie Wachsmann se mêla un instant à la foule pour écouter l'homme barbu en guenilles. Non, ce n'était pas le moment pour elle se laisser retarder par des histoires de fin du monde. Elle avait rendez-vous au bureau qui gérait les immeubles et biens des Etablissements Henri Haegely. On allait lui remettre les clefs du N° 23 de la Cité Haegely.

Henri Haegely reçut Emilie Wachsmann dans son bureau, lui fit signer le bail avant de grimper au premier étage où il lui offrit le champagne. Emilie était timide et attendait l'ordre de son patron pour attraper la coupe et

trinquer.

- A votre nouvelle demeure !

La coupe d'Emilie tinta en rencontrant celle d'Henri Haegely.

- Ce serait dommage que la fin du monde arrive, maintenant que nous allons habiter la cité . Comment vous remercier ?

- Laissons les fous !

Il s'approcha d'elle et admira sa taille pincée.

- Très jeune, ma mère m'a forcé à porter un corset. Je ne voulais pas. J'ai plu à Jules Wachsmann qui est imprimeur aux rouleaux.

Henri Haegely posa son verre. Depuis que les médecins dénonçaient les effets désastreux du port des corsets, les tailles de guêpes étaient en voie de disparition. Il mit ses mains autour de la taille d'Emilie pour en prendre la mesure. Ses doigts se rejoignaient presque.

- Monsieur, si Jules savait !

- Il saura que vous avez mérité un logement de la cité.

Les paumes d'Henri Haegely se promenaient sur les fesses. Emilie avala d'un trait son verre de champagne :

- Monsieur ..., je crois ... monsieur !

Henri Haegely contempla l'étranglement, puis l'épanouissement, il sentit la chair tremblante sous le tissu.

- Emilie vous êtes sculptée !

Henri Haegely ôta le verre de ses mains et la guida vers le divan

- Monsieur ... ô monsieur ! s'écria-t-elle lorsque jupe et jupons volèrent par-dessus sa tête. Aveuglée elle s'accrocha au bord du divan pour ne pas perdre l'équilibre. Henri Haegely voyait l'énorme masse de chair, elle lui souriait. Il la palpa, l'ouvrit, la contempla à nouveau : en cette fin du monde annoncée il fallait aussi prendre son temps. Les « monsieur » se succédaient, inquiets, étouffés, haletants. Henri Haegely tanguait sur l'onde blanche de la croupe. Le « monsieur » devint soupir. Chaque vague le prenait avec sa fermeté, son amollissement, ses frottements d'écume, son heurt recommencé. Des « monsieur » il ne subsista plus qu'une kyrielle de sons qui à tout prendre, avaient tantôt quelque chose de l'âne qui braie, de la souris qui couine, des hurlements d'un enfant fouetté au martinet, de la poule qui glousse quand elle promène ses poussins.

Lorsque Emilie Wachsmann quitta la garçonnière, elle

était locataire du 23 de la cité Haegely. Sa démarche avait changé, elle allait tête haute. Dans les vitrines elle se regarda et s'étonna de se trouver si belle.

- Sculptée ! murmura-t-elle.

En cette fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, certains fréquentaient les casinos et dilapidaient leur fortune, d'autres, comme à Pfastatt, communiaient les vendredis et collectionnaient les indulgences. Henri Haegely, lui, nageait à contre courant : il engrossait. Il fallait faire vite car les temps modernes annonçaient la femme filiforme. Déjà la fesse s'estompait, la taille s'élargissait. A Mulhouse les magasins de baleines et corsets faisaient faillite. Il fallait faire vite, profiter de l'ultime trop plein de fesse. Lorsqu'elles étaient devant lui, les bas à mi-cuisses, les jarretelles tendues, ces rescapées d'une époque finissante, il les faisait marcher, aller et venir, pour jouir du tremblement qui cascadaient sur les deux hémisphères en voie de disparition, puis jetait un guillaume en or sur le tapis en disant : « c'est pour toi ». Rituellement le buste de la femme se penchait en avant, disparaissait et laissait Henri Haegely face à la croupe : au cœur de cet énorme cœur pommelé, apparaissait une croix d'ombre. Rituellement, à cet instant, Henri Haegely criait : « ne bouge plus ! » car la croix d'ombre s'ouvrait, de la nuit épaisse et lisse des bourrelets émergeait cette chose ambrée et rose, qu'une fois de plus, il transperçait. Puis il fixait les reptations de son long et puissant membre, si pénétrant que l'ouvrière en hurlant lui rendait des coups de croupe. Rituellement, Henri Haegely criait : « Ramasse ! », lorsque quelque part dans ce ventre pénétré jaillissait la semence.

Malgré son immense appétit sexuel, Henri Haegely avait gardé sa pudeur, il ne se déshabillait jamais devant une femme, ne lui montrait jamais son membre. Il avait une sainte aversion pour celles qui jouaient aux amoureuses, pour les pleureuses, pour les caresseuses. Celles qui se jetaient sur lui pour l'étouffer avec leurs lèvres, il les renvoyait gentiment et se rinçait la bouche après leur départ. Celles qui posaient incidemment leur main sur sa cuisse, puis après deux verres de champagne jugeaient indispensable d'empoigner la verge à travers le tissu du pantalon, n'avaient pas d'avenir chez lui. Henri Haegely payait, pour tout voir et tout posséder, sans être vu.

A l'usine, entre femmes initiées, chaque absence, d'une des leurs était aussitôt interprétée: au rythme d'un

guillaume par pénétration Charlotte Weiss devait en être à son sixième guillaume. Seule, la plantureuse Joséphine Tinguely en possédait huit. Aussi n'eurent elles rien à redire, les Catherine, les Mariette, les Mélanie, lorsque Henri Haegely remit aux époux de ses deux plus assidues procréatrices les clefs de deux logements de la cité ouvrière. Léo Weiss, le chef des socialistes, le meneur de toutes les grèves, justifia son acceptation devant ses camarades de lutte en disant :

- Vous comprenez, c'est pour ma femme !

Eugène Tinguely, le chef des noirs, expliqua à ses militants :

- Vous comprenez, c'est pour mes six enfants !

Henri Haegely se contenta de sourire, car un « rouge » et un « noir » allaient vivre dans une maison mitoyenne de la cité, partager le jardin. Le sixième Tinguely lui ressemblait et portait une gourmette en or. Comme le prénom d'Elise n'avait pas plu à Désiré Tinguely, on y avait fait graver celui d'Odile.

Léo Weiss, lui, oeuvrait pour l'émancipation de la classe prolétarienne. D'enfant, il n'en voulait pas. La première fois que Charlotte avait été enceinte, il l'avait emmenée chez le docteur Engelmann. Léo avait eu beau lui expliquer que les enfants n'avaient pas leur place dans ce monde d'injustice, elle ne lui avait pas pardonné de l'avoir contrainte à avorter et sut se venger le moment venu.

Peu à peu, la cité ouvrière Haegely devenait la cité des Haegely. L'homme dont la famille avait apporté la prospérité au village souriait à l'idée que grâce à lui, dans sa cité, l'humanité avait atteint un sommet, puisqu'on y naissait tous frères. Dans la Bible Dieu était le Créateur, dans la cité Haegely, l'indienneur était le géniteur.

L'exposé du jeune chimiste, Edouard Jacqué, intéressa Henri Haegely sans toutefois le convaincre. Il avait le sentiment que les couleurs lui échappaient, que les travaux des chimistes l'avaient dépassé. Mais, gare au rendement qui sacrifie la qualité! Pour satisfaire le mauvais goût de la clientèle allemande les tons s'affadissaient, passant du pastel soutenu à la pâleur extrême. Les fleurs n'étaient plus que des taches irisées avec des effets mats. Une impression inachevée. Devant les industriels réunis à la S.I.M. Edouard

Jacqué rappela l'histoire de l'alizarine

- Aujourd'hui, on produit annuellement une quantité équivalente à près de trois fois la production maxima de la garance à l'époque de sa plus grande consommation. Fabriquée industriellement par B.A.S.F, en 1870 le kilo était livré au prix de 30 francs 32. Aujourd'hui le kilo revenait à 1 francs 95. On commença par teindre en rouge, puis en violet, puis en rouge et rose, puis en mordants mélangé ; venaient ensuite les combinaisons avec le noir d'aniline par oxydation lente, le noir d'aniline vapeur, ces noirs réputés inverdissables ...

Edouard Jacqué citait les dérivés : le jaune d'alizarine, le rouge d'anthracène, la cyanine d'alizarine, la viriridine etc. Et pour conclure, il évoqua l'extraordinaire succès que connaissait l'indigo artificiel, fabriqué par la B.A.S.F :

- On peut teindre en nuances excessivement claires et d'une limpidité inconnue jusqu'à ce jour. Dans les genres rangés, on obtient un blanc plus brillant, et non seulement on peut produire toutes les combinaisons que permettait l'indigo naturel, mais l'entretien des cuves, leur marche, la récupération de l'indigo se font bien plus parfaitement et plus sûrement. Ne regrettons pas nos garancières, et remercions nos chimistes. Osons regarder la réalité en face et reconnaître ce qui, aux yeux de certains d'entre nous, semble être contre nature : que les colorants artificiels donnent de meilleurs résultats que les naturels, bref, qu'ils feront les couleurs de demain.

Henri Haegely se vit à cet instant comme un homme du passé. Il convoqua le jeune chimiste et le décida à devenir son associé.

Assis au volant d'une voiture à moteur, accompagné d'un mécanicien Haegely dépassa le train qui longeait la route avant Vieux Thann. La vitesse du véhicule qu'il conduisait pour la première fois, le projetait, à ses risques et périls, dans le XX éme siècle. Le mécanicien, Roger Kibler, connut quelques instants de frayeur, lorsque son nouveau patron, en traversant Thann, tomba sur le cortège d'un enterrement, qui sortait de la collégiale.

Ce jour là, Henri Haegely rachetait à Willer-sur-Thur une manufacture en difficulté pour y produire du blanc. Au crépon, au réversible, au satin, il voulait ajouter le blanc

destiné aux sous-vêtements, aux chemises, aux draps. Du blanc, rien que du blanc. Du blanc d'Alsace. Ce fut le nom qu'il donna à sa nouvelle production de linge. Les couleurs artificielles avaient perdu leur attrait aux yeux d'Henri Haegely.

Il se laissait aussi griser par la vitesse. Il avait décidé d'aller à Aix-la-Chapelle pour assister au passage des coureurs du Paris Berlin dont le départ était donné le 27 juin 1901. De deux minutes en deux minutes, plus de 108 concurrents s'étaient élancés sur la route. Du paysage Henri Haegely ne voyait presque rien, tant la conduite l'occupait. Devant l'hôtel, la voiture attirait les pensionnaires comme le réverbère les insectes. On se faisait un plaisir de lui servir l'huile, le pétrole et de donner un coup de pompe à air. Les routes allemandes étaient en très mauvais état. Lors de la traversée d'un village, un chien se jeta en aboyant contre la roue avant. Henri Haegely donna un coup de volant et atterrit dans le fossé qui bordait la route. L'embarquée ne causa pas de grands dégâts, car Henri Haegely roulait à 25 km/h. Mais sa combinaison blanche fut maculée de boue et Roger Kibler eut beau pousser la voiture de toutes ses farces, il ne put l'extraire du fossé. Finalement Henri Haegely fit appel à un attelage de deux chevaux pour remettre, sous les regards moqueurs des villageois, la « Sans Chevaux » sur roues. Cet incident retarda Henri Haegely : il arriva à Koblenz le jour où les coureurs passaient à Aix la Chapelle. Il apprit les résultats de la course dans les journaux. Un sentiment de fierté l'envahit en lisant que le Français Fournier, sur une Mors, était vainqueur : Paris Berlin en 16.h 6 minutes. Un Français allait recevoir le Prix de l'Empereur !

L'année suivante, du 26 au 29 juin, lors du Paris-Vienne, par Belfort, Bâle, Brégenz, Salzbourg, Henri Haegely ne manqua pas les coureurs. Non loin de Mulhouse, il alla guetter leur passage. Lorsque la puissante Mercedes du comte Zborowski amorça le virage, des spectateurs coururent après la voiture pour tenter de la toucher. Henri Haegely, assis dans une Renault, à l'arrêt au bord du parcours, se voyait à son tour courir devant les ouvriers de son usine, devant les habitants de Pfastatt qui le porteraient aux nues.

- Ce sera le circuit de Pfastatt-le-Château ! Je ferai asphalté certains chemins à travers la forêt, un circuit court pour qu'ils me voient passer souvent !

Depuis le « Paris- Bordeaux- Paris » de l'année 1895,

toutes les grandes courses automobiles partaient de la capitale. Après le « Paris Berlin » et le « Paris –Vienne », on donna le départ, le 24 mai 1903 de la course qui devait être la plus fascinante de toute l’histoire l’automobile. Les 1400 km à parcourir devaient amener les coureurs de Paris à Madrid. Henri Haegely donnait comme favori Marcel Renault, le grand vainqueur, l’année précédente, du « Paris-Vienne » et il avait l’intention d’inviter ce champion pour l’inauguration du circuit de Pfastatt-le-Château. Le lendemain, dans le Journal, il apprenait la mort du coureur :

« C’est en voulant dépasser la Decauville de Thery sur la route de Poitiers, à Ruffec, que Marcel Renault sortit de la route, faute d’avoir aperçu à temps un virage dangereux. » Le journaliste ajoutait que cette course se transformait en « véritable massacre de la route » Sur ordre du Ministre de l’Intérieur, elle fut arrêtée à Bordeaux. Ce fut la dernière course de ville à ville. Les bolides allaient dorénavant tourner sur des circuits. Comme le journaliste évoquait les belles performances de Théry, Henri Haegely envisagea de faire appel à lui pour remplacer Marcel Renault.

Henri Haegely voyagea en train jusqu’à Paris où il avait l’intention de visiter le Salon de l’Automobile. Mais avant d’aller au Grand Palais, il rendit visite à Monsieur Petitdemange, rue d’Uzès. On le reçut dans l’antichambre feutrée, au décor sobre et moderne. Des luminaires dissimulés dans les niches répandaient une pénombre de cathédrale : Henri Haegely était dans le temple de la création. Monsieur Petitdemange l’invita à le suivre dans le salon de la présentation. Devant la richesse des modèles, Henri Haegely comprit qu’à présent la mode se décidait à Paris ; à Pfastatt il ne serait plus qu’un vulgaire exécutant :

- L’annexion de l’Alsace, c’est un désastre ...

Monsieur Petitdemange s’excusa de devoir si vite prendre congé de lui, d’autres visiteurs l’attendaient :

- Des étrangers ! Paris est devenue la plaque tournante de la mode. Au moment de lui serrer la main M.Petitdemange ajouta :

- Les ateliers de province n’ont plus d’avenir. Si vous veniez à fermer le vôtre, ma porte reste ouverte à Monsieur Ast.

Sous la voûte illuminée du Grand Palais, entre les lampadaires de l'allée centrale, Haegely put enfin oublier la suffisance blessante de Monsieur Petitdemange. Il s'avancait de voiture en voiture, bousculé par la foule où se mêlaient ouvriers, aristocrates et bourgeois, chacun se disputait la meilleure place pour admirer les Renault, les Sizaire, les Mors, les Delaunay-Belleville. Henri Haegely examina longuement une coupée Panhard-Levassor. Les laitons brillaient comme de l'or, les bois vernis étaient aussi lisses qu'un vieux meuble. L'intérieur était capitonné de cuir et derrière les vitres, les passagers étaient à l'abri des intempéries :

- Plus de chevaux à nourrir, juste un peu de pétrole dans le réservoir, au moment voulu ! s'écria le vendeur.

Lorsque le fiacre le ramena à la gare, Henri Haegely décida de proposer la retraite à Célestin Ast et de prendre définitivement comme chauffeur mécanicien le jeune Kibler.

En casquette à visière, les lunettes sur le front, le nouveau chauffeur-mécanicien fit quelques mois plus tard sa première apparition au volant de la Coupé Chauffeur Panhard Levassor. Le portier quitta la loge pour lui ouvrir le portail :

- Voilà où passent nos sous !

Il se tut aussitôt quand il vit bouger les rideaux tirés de l'habitable. D'autres ouvriers aussi ne cachèrent pas leur étonnement, un mélange de curiosité et de rancœur. Leo Weiss exploita le malaise pour exalter la haine du patron. Mais Henri Haegely avait aussi commandé deux camions pour les besoins de l'usine : l'arrivée des deux véhicules apaisa un temps le mouvement d'insatisfaction. Pourtant, lorsqu'en mars les 5600 ouvriers de l'aire mulhousienne se mirent en grève, ceux de Pfastatt-le-Château n'hésitèrent pas un instant à les suivre.

Ce matin-là, une grande foule d'ouvriers massés devant le portail, empêcha Roger Kibler d'entrer dans l'usine :

- A pied comme tout le monde ! Vendu !

Au lieu de se laisser intimider, Kibler arrêta le moteur, se mit debout sur le marche-pied et s'écria :

- Vous critiquez l'injustice ! Et vous êtes injustes envers moi ! je travaille quelquefois jusqu'à minuit ...

La foule hurlait, sifflait. Les femmes présentes exigèrent qu'on laisse le chauffeur s'exprimer. Il annonça

qu'il venait leur faire une proposition extraordinaire de la part de Monsieur Haegely. La foule s'agglutina autour de la Panhard-Levassor, la toucha, un gosse s'installa derrière le volant :

- Moi aussi, je veux devenir chauffeur !

- Je te montrerai comment ça fonctionne.

A une jeune femme qui hésitait à ouvrir la portière, Kibler dit en souriant :

- Montez ! le patron n'est pas là !

Aussitôt quatre filles se mirent à faire les dames en prenant des poses derrière les vitres de l'habitacle :

- Chauffeur ! A l'Hôtel Central ! ordonna l'une d'elle en éclatant de rire.

Or, à cet instant là, Léo Weiss et Désiré Tinguely se trouvaient précisément à une table de négociation à l'Hôtel Central. Comme s'il était lui même un chef syndicaliste, Roger Kibler tendit alors aux quatre filles qui le dévoraient des yeux, des liasses de tracts :

- Voilà ce que le patron vous propose : cet après-midi ont lieu les premiers essais sur le circuit de Pfastatt-le-Château, Thery, le grand champion, sera là ! Sur sa Nouvelle Richard Brasier ! Ceux qui voudront bénéficier d'une place gratuite pour assister à la grande course du 1er mai, devront retirer leur billet entre 14 heures et 15 heures.

Ce jour là, à 15h, Léo Weiss et Désiré Tinguely attendirent en vain l'arrivée des grévistes de l'usine Haegely pour participer à la grande manifestation devant l'Hôtel de ville. Lorsqu'ils comprirent l'astuce de leur patron, ils décidèrent d'aller perturber la course du premier mai.

Les événements furent favorables à Henri Haegely : le 31 mars le patronat accordait la réduction de l'horaire du travail. La grève s'achevait.

Contre toute attente, la course du 1er mai prit l'allure d'une fête de la victoire des travailleurs. Henri Haegely avait fait repeindre sa Renault en bleu, Roger Kibler était plus que jamais entouré de filles.

Ensemble ils comptaient les passages.

- Plus que onze tours ! s'écria Hélène Metz, à qui il avait promis une petite promenade, un détour, lorsqu'il rangerait la voiture au garage, si le moteur tenait jusqu'à la fin de la course.

- Plus qu'un tour ! lui dit-elle en se jetant à son cou.

Dans sa combinaison blanche, avec sa casquette en cuir,

derrière ses lunettes, même si sa voiture ramait à côté du bolide de Thery, Henri Haegely avait quelque chose du pionnier, du héros qui forçait l'admiration. Un seul homme aurait pu émettre une critique ce jour-là: c'était le commissaire Kralle qui avait été chargé de surveiller la course. En effet, au moment de la photo souvenir, lorsque la tête de Monsieur Braun, invité par Henri Haegely, disparut sous le voile noir, le commissaire Kralle remarqua que la Renault, la Richard Brasier et les deux coureurs en combinaisons blanches, debout entre les deux voitures, rappelaient étrangement les couleurs du drapeau français. Henri Haegely fut ovationné par les spectateurs, son chauffeur eut le droit de faire un tour de piste.

Lorsque la maison Dollfus Mieg et Cie décida de cesser son activité de teinture et d'impression, Edouard Jacqué racheta tout le matériel et l'installa à Pfastatt-le-Château. A la même époque, il acquit aussi un brevet allemand pour la fabrication du simili-cuir et fit construire une série de nouveaux ateliers. De son côté, Henri Haegely cherchait à développer le blanchiment dans la vallée de la Thur. Il alla jusqu'à Molsheim en espérant récupérer du matériel dans l'usine mise en location par Mademoiselle Geisser. Là, il rencontra pour la première fois Ettore Bugatti. Les journaux relataient les victoires du champion. A première vue, on aurait pu le prendre pour un éleveur de chevaux de course : il portait des bottes de cuir, un pantalon d'équitation et un chapeau-melon gris. Avec les uns il parlait en dialecte, à Henri Haegely il s'adressa en un français, qu'il ornait de temps à autre d'un mot en italien. Henri Haegely l'invita à participer aux courses sur le circuit de Pfastatt-le-Château, avec la première voiture qui sortira des nouveaux ateliers de Molsheim.

Et de fait, Ettore Bugatti se présenta en 1910 sur le circuit de Pfastatt-le-Château au volant de la Type 13, conçue et construite par lui. A côté de la Benz elle paraissait petite, sans envergure, perdante. Or, ce fut la Type 13, conduite par Ettore Bugatti qui remporta la victoire. Dans le journal du lendemain on a pu lire : « Ceux qui jugent de la valeur d'une automobile d'après sa contenance et sa superficie ne sont probablement pas appelés à acquérir la Bugatti. C'est le poney des autos, mais quel poney, racé, rapide, imbattable !

Elle a tenu tête à la grosse Benz Prince Henry ! »

A soixante ans, Henri Haegely rêvait d'une victoire sur son circuit, devant son public. Il vendit la Renault et commanda une Type 13. Ettore Bugatti lui amena la voiture à Pfastatt-le-Château: elle était bleue, équipée de garde-boue, de lanternes, d'une trompe et divers accessoires de tourisme :

- Elle est aussi agréable en ville que sur piste ! Ses dimensions lui permettent de se glisser, là où les grosses voitures sont obligées de s'arrêter.

Henri Haegely l'essaya sur le circuit sous le regard du constructeur. Dans les premières vitesses elle ne pétaradait pas, son accélération le surprenait chaque fois : c'était un véritable plaisir que de se sentir quelques secondes collé au siège, emporté, propulsé. Ettore Bugatti chronomètre la vitesse en ligne droite : elle dépassait les 100 km à l'heure.

En juillet 1913, lorsque les deux hommes, chacun dans une, Type 13, prirent place sur la ligne de départ du circuit de Pfastatt-le-Château, Henri Haegely lança à son concurrent :

- Avec vous, j'ai peu de chance de gagner !

-Ce qui compte, c'est que les Bugatti remportent la victoire ! Votre victoire sera aussi la mienne.

Les deux Type 13, avec leur même puissance d'accélération, prirent d'emblée la tête de la course. Dans un virage, Ettore Bugatti dut freiner. Henri Haegely prit nettement l'avantage. Ce qui allait suivre, il ne le remarqua pas : pour empêcher la Benz de revenir sur son ami Haegely, Ettore Bugatti joua la carte de l'obstruction, en dérivant à droite, à gauche. Puis il simula l'incident technique en s'arrêtant en pleine piste.

- Je savais qu'elle était imbattable ! dit-il à Henri Haegely qui terminait son tour d'honneur. Grâce à votre conduite, je suis aussi vainqueur.

La voiture bleue était encerclée par les admirateurs. Au sommet du radiateur à nid d'abeilles, sur fond rouge trônaient les sept lettres blanches du nom du constructeur. Deux garçons s'entraidaient pour les déchiffrer en épelant :

- BU ... GA ... T ... TI ...

Le 8 août 1914, les troupes françaises entrèrent à Mulhouse. Une foule en liesse accueillit les libérateurs. Le lendemain le général Joffre fit afficher à la Mairie une

proclamation aux Alsaciens :

«Enfants de l'Alsace, après quarante quatre années d'une douloureuse attente, des soldats français foulent à nouveau le sol de votre noble pays Ils sont les premiers ouvriers de la grande oeuvre de la REVANCHE ... »

Dans l'après-midi du même jour, l'armée allemande reprenait la ville. Le 19 août au matin, Elise Ast alla cueillir comme chaque année des fleurs d'orties blanches et de bouillon blanc. Les premières servaient à faire des infusions en hiver, les autres donnaient un sirop recommandé pour les affections des bronches. Entre le gazomètre et le Châtelet, sur le dépôt de détritrus abandonné fleurissaient les orties blanches, par milliers. Elise retrouva la planche déclouée de la clôture et se faufila dans l'enceinte de l'usine. Elle dut s'y prendre à deux fois : l'espace était resté le même, mais en un an son corps s'était épanoui. La poitrine pointait déjà côté usine, que les fesses regardaient toujours côté rue. En forçant leur passage, elle déchira sa jupe. Elise cueillait les petites fleurs blanches en évitant les feuilles des orties piquantes. Elle se dépêchait pour ne pas être surprise à quelques mètres du chemin qui reliait les premiers ateliers au parc du Châtelet. Au loin, venant de Mulhouse, elle entendit des coups de canons qui semblaient se rapprocher. Tout à coup une canonnade éclata, tout près d'elle. On visait l'usine. Elise, se voyant si près du gazomètre, courut se réfugier dans le parc du Châtelet. D'un atelier débouchèrent à leur tour deux hommes et trois femmes. En apercevant Elise apeurée derrière le tronc d'un marronnier, ils lui firent signe de les suivre.

Dans la cave du Châtelet où ils s'abritèrent, Henri Haegely faisait les cents pas. Des obus tombaient non loin de la maison. Les murs tremblaient. Les femmes se mirent à genoux et récitèrent un chapelet. Timidement, Elise les imita. Depuis quelques instants, Henri Haegely ne marchait plus : il regardait la jeune fille qui tenait l'anse du panier rempli de fleurs entre ses mains jointes. Deux tresses blondes se rejoignaient dans le dos. Même agenouillée, elle paraissait grande. La jambe gauche qui ne portait pas de bas, apparaissait par la déchirure de la robe : le mollet non épilé, le creux du genou, la naissance de la cuisse. Discrètement, il s'approcha d'elle : la courbe du front et celle du nez décrivaient un grand S très ouvert. Les lèvres qu'elle écrasait par moments sur ses pouces joints, articulaient des sons :

« ... les siècles des siècles ... » disait sa voix chantante.

Elise qui se sentait observée, tourna ses yeux vers Henri Haegely. Un homme arriva en hurlant. Un obus avait tué deux vaches. Henri Haegely quitta la cave. Le désastre le toucha moins qu'aux premiers jours, lorsque ses meilleurs ouvriers l'avaient quitté, lorsqu'on ne lui avait laissé que la vieille Fanny comme moyen de locomotion, lorsque l'usine commençait à broyer du vide.

- Dépecez les bêtes et distribuez la viande aux familles nombreuses ! ordonna-t-il.

Le 20 août Mulhouse fut de nouveau aux mains des troupes françaises. Le 25, celles-ci repartaient, pour ne revenir que quatre ans plus tard.

Le tribunal régional avait repris ses séances. Le commissaire Konrad Kralle était chargé de recenser le bétail dans les fermes, les machines ainsi que les stocks de matières premières disponibles dans les usines. Konrad Kralle fouina durant trois Jours dans les ateliers de Henri Haegely La pointe sur son casque semblait une antenne et annonçait un sixième sens : il cherchait la Bugatti Type 13 qu'il avait vue courir et qu'on avait oubliée de remettre aux autorités. Il la trouve sous un tas de paille. Hélas, il n'en restait que la carrosserie. Il somma Henri Haegely de lui restituer le moteur et les roues.

Avant de partir pour le front Roger Kibler avait démonté la Bugatti, la voiture fétiche qui ne devait à aucun prix tomber entre les mains des Allemands. Toute une nuit, il avait travaillé à mettre les pièces détachées dans des caisses et, au petit matin, en compagnie de son patron, il les avait enfouies dans une canalisation désaffectée. Konrad Kralle convoqua Henri Haegely au commissariat de Mulhouse :

- En raison d'ennuis mécaniques le moteur avait été envoyé à l'usine de Molsheim pour vérification, expliqua-t-il.

- Je suis sûr que votre chauffeur Kibler doit en savoir plus long que vous.

L'affaire de la Bugatti s'arrêta là car le jeune Kibler n'eut jamais de permission : le camion de munition qu'il conduisait explosa. La mort devança le commissaire Konrad Kralle.

En été Elise glanait pour nourrir les pigeons. Souvent sa mère lui reprochait de ne se préoccuper que des oiseaux. L'hiver 1915 fut rude: l'eau gelait dans les abreuvoirs du pigeonnier. Les denrées alimentaires étaient de plus en plus rationnées. Elise partageait sa maigre portion de pain avec les pigeons. Sa mère la traitait de folle. Mais lorsqu'elle entendit tousser Elise, elle prit peur et lui conseilla d'aller demander du blé à Henri Haegely.

- Tiens, une alsacienne sans sa coiffe !

A ces mots, Elise se retourna. Henri Haegely reconnut la jeune fille à la robe déchirée et au panier fleuri. Elle portait à présent des souliers noirs vernis et des bas blancs. Une ample jupe rouge ornée de trois bandes de velours noir enveloppait ses mollets. Un petit tablier noir avec des impressions de bouquet de fleurs champêtres, des bleuets, des marguerites, des coquelicots, trahissait les pensées patriotiques de la jeune Alsacienne. Du vaste châle noir qui reprenait les motifs du tablier dans lequel elle s'était enroulée, débordaient les manches du corsage blanc et les tresses blondes.

- Tu peux te faire arrêter à cause de ces fleurs !

- Les soldats français vont bientôt les chasser, ceux qui ont obligé mon père à endosser leur uniforme.

- Où est ton père ?

- Il m'a envoyé sa dernière lettre de Hohensalsa.

- Mais qui es-tu ?

- Mon père s'appelle Arthur Ast. C'est pour lui que je viens vous voir, il me faudrait un peu de blé pour ses pigeons.

Elle montra un petit sac à Henri Haegely.

- Tu ne lis donc pas les Journaux ? Tout habitant qui possède des pigeons doit les tuer.

- Jamais ! s'écria -t-elle révoltée.

Elise s'agenouilla devant la montagne de blé, elle fit glisser plusieurs fois les grains entre ses doigts avant de remplir le sac.

- Tu ne m'as toujours pas dit ton prénom !

- Elise !

Chaque semaine, elle faisait ainsi, sa provision de céréales. Un jour, Henri Haegely expliqua qu'un pigeon voyageur qui restait trop longtemps sans voler perdait son sens de l'orientation. Il lui proposa de les ramener, un à un, chez lui, dans son pigeonnier vide, d'où il les relâcherait à

l'aube. L'idée enthousiasma Elise. Un matin, comme convenu, elle ouvrit la trappe. Quand elle revint deux heures après, à la lumière du jour, elle remarqua l'anneau porteur d'un message à la patte : « *A midi fêtons le premier vol* ». Ce jour-là, Henri Haegely lui proposa de travailler à l'usine.

- Au moment, où les machines tournent au ralenti ? s'étonna Elise.

Attaques et contre-attaques. L'armée française se replia sur les flancs des Vosges, en perdant Cernay, mais en gardant Thann et la vallée de la Thur. Henri Haegely était coupé de son usine de blanchiment et dut renoncer au blanc d'Alsace. Une seule couleur, en effet, dominait à présent, dans toute l'Alsace, elle ressemblait aux teintes éteintes du doublier, toutes confondues en un gris-bleu violacé: c'était la couleur rampante de l'armée, le feldgrau des uniformes que seul, un peu de sang rouge solferino venait égayer pour le malheur de celui qui le portait. Pour retenir des hommes à l'usine et leur éviter le front, Henri Haegely avait accepté de teindre des kilomètres de coton blanc en tissu de camouflage. Les visages des ouvriers et des ouvrières, à leur tour, devenaient grisâtres, leurs chemises et corsages n'étaient plus que des chiffons gris-sales. Certains récupéraient les doubliers : avec ces tissus aux fibres cassantes, brûlées par les excès de colorants les femmes faisaient des jupes, des culottes courtes pour les garçons, des chemises. Les villageois de Pfastatt, aussi, étaient trempés dans le bain fumant, bouillonnant, éclaboussant de la guerre. Personne n'échappait à la contagion du feldgrau. Lorsqu'on démonta les rouleaux d'impression de l'usine, ce fut le cœur d'Henri Haegely qu'on retira de la machine. Une sorte de grisaille, pareille aux brumes d'automne qui noient les paysages aimés et les rendent mélancoliques, envahit son esprit. L'usine de Pfastatt-le-Château se vidait comme des tripes atteintes de typhus : on emportait les stocks de matières premières, les huiles, les drogues, les pièces en laiton, en bronze, le charbon, les moteurs électriques, les courroies et, finalement, on déboulonna les machines, et les ateliers ainsi libérés devinrent des hôpitaux de fortune. Sur les camions de livraison, les lots de blessés remplaçaient les lots de tissu. Les wagonnets, qui jadis quittaient les ateliers avec des liasses fleuries charriaient des cadavres. Il n'y a plus cette

odeur d'amande amère dans les ateliers, ça sent le tissu gangrené.

Ses rencontres avec Elise réveillaient chez Henri les souvenirs d'une autre existence, éclats de vie, semblables à des fragments, de vitraux accrochant les dernières couleurs du soleil englouti par cette crête des Vosges aujourd'hui rongée par les combats :

- Reviens, habillée en Alsacienne, mais n'oublie pas ta coiffe !

Ce jour-là, Henri Haegely emmena Elise chez le photographe. Il commanda trois tirages, dont un en format carte postale.

- Tu l'enverras à ton père !

De joie, Elise lui sauta au cou et l'embrassa. La lumière des yeux qui l'inondait, la sensation des lèvres sur les joues, les doigts dans la nuque, le doux heurt des seins contre sa poitrine, le choc du soulier vernis contre le gros orteil troublèrent Henri Haegely.

Comme il avait été convenu entre eux, Elise lui ramena plusieurs fois deux pigeons voyageurs . Un matin, en allant vérifier si le lâcher avait réussi, un scintillement à la patte de Hansi, attira son regard : c'était une bague en or, sertie d'un diamant, calée par le message : « *Dernier vol. Trop de risques* ». Elise mit la bague à son doigt, puis fixa longuement sa main ainsi parée. Le bol du petit déjeuner qu'elle essuyait glissa des doigts de Marie et se brisa sur le sol de la cuisine, lorsqu'elle aperçut le solitaire au doigt de sa fille.

- Lui ! Encore lui !

Puis en s'adressant à Elise avec la voix d'un juge qui prononce une sentence :

- Evite-le ! Chasse-le de ta vie ! Il engendre le malheur!

Lorsque Elise retourna chercher du blé au Châtelet, timidement elle demanda :

- Cette bague ! ... ça veut dire que ...

Elle attendit qu'Henri terminât la phrase, prononçât ce mot qui remplissait ses rêves, mais il se tut : l'embarras dans lequel Elise s'était mise, l'amusait.

- J'ai honte !

Dans la pénombre du grenier où elle remplissait le sac, il lui répondit enfin :

- Ça veut dire que tu as une place dans mon cœur .

En voyant ses mains tendues elle laissa s'échapper le

sac et s'abandonna dans ses bras. Elle ferma les yeux : des lèvres se posèrent sur son front.

Le soir, Elise imaginait Henri Haegely en redingote et pantalon gris se débattant dans la montagne de grains. Puis apparaissait un couple nu, noyé, enlacé dans le blé des origines. L'homme portait une barbe elle en retirait des grains enfouis puis les semait dans le jardin secret de leurs amours.

Le tissu que formaient les habitants de Pfastatt Henri Haegely le voyait à présent, comme un calicot oublié dans un bain de bouse, la trame usée, la chaîne fripée : un tissu délavé par trois années de guerre et de privations où s'imprimaient des paroles exagérément colorées, celles de la haine générant les rouges turcs, celles de la colère, les bleus de Prusse, celles de la politique les bruns Bismarck, celles de la médisance, les verts acides, desquels Elise se mettait particulièrement en réserve. Seul Henri pouvait l'aider à se préserver du fond de rumeur. Il la conduisit lui-même à la maison de cure de Heilwiler, où l'on soignait à l'époque, certaines maladies du travail comme les affections pulmonaires.

L'établissement de cure, adossé à une colline recouverte de majestueux sapins sombres, dominait le village. Elise s'y ennuyait. Il y avait peu de curistes, des dames allemandes et un commissaire de police. Le 14 novembre, Henri Haegely lui rendit visite. Après la messe il firent une randonnée en calèche. Les combats avaient pratiquement cessé. Ils partirent à la recherche d'une ferme pour boire du lait frais. Henri marchanda un Munster qu'ils dévorèrent à midi dans une auberge, accompagné d'un carafon d' Edelzwicker. Il lui promit qu'après la guerre il l'emmènerait en Suisse, en Italie, à la découverte du monde. Puis le sourire aux lèvres, il l'embrassa sur le front avant de regagner Pfastatt.

Jusqu'à la première guerre mondiale, le sommet du Vieil-Armand, toute proportion gardée, ressemblait à une sorte de Carte du Tendre. Au centre, le promontoire, nommé Silberloch, le Trou d'Argent. Tout autour des émergences aux noms fabuleux : la Schlummerklippe, le Rocher du Sommeil ; le Rehfelsen ; le Rocher du Chevreuil ; le Freundstein, le

Rocher des Amis ; le Amselkopf et le Wolfskopf, les Têtes de Merle et de Loup ; le Tanzplatz, la Place à Danser ; le Molkenrain, le Talus de la Traite ; la Herrenfluh, le Précipice des Seigneurs ; le Jägerfels, le Rocher des Chasseurs ; le Veilchenstein, la Pierre aux Violettes ; la Hexenküche, la Cuisine de la Sorcière ; la Himmelsleiter, l'Echelle du Ciel ; et cette autre éminence, le Bischofshut, le Chapeau du Cardinal que certains couchers empourpraient.

Le jour de Noël 1914, le Silberloch était enneigé, lorsqu'un groupe de vingt huit chasseurs prit possession du sommet du Vieil Armand. A l'affût, jour et nuit, ils ne guettaient ni le merle, ni le loup. Ils visaient les uhlands qui escaladaient le Rocher du Chevreuil . Malgré le grand froid, l'épaisse couche de neige, la forêt s'embrasa. De jour en jour, d'assaut en attaque et contre-attaques, la Schlummerklippe devint le poste de la Croix Rouge où les brancardiers entassaient morts et blessés. Aux -flocons de neige se mêlaient des grêles de grenades, dans les bouquets de branches givrées crépitaient des gerbes de mitrailleuses. Au Tanzplatz s'ajoutait la Totenwiese, la Prairie des Morts. D'autres noms de lieux apparaissaient : Blockhaus Roheit, Blockhaus Grossherzog, tranchée Johann Albrecht, fortin Bamberg. Une autre carte s'élaborait, celle de l'Etat Major.

Les uhlands et les chasseurs s'enterraient vivants dans le ventre du Viel-Armand : ils rampaient dans les boyaux de la montagne et n'en sortaient que pour se livrer à de terrifiants corps à corps qui laissaient le Silberloch gorgé de sang. Ils insufflaient du gaz toxique dans les galeries. Ils opéraient la section du Blindarm, de l'Appendice, au lance-flamme. Accrochés aux flancs, ils progressaient de dix mètres et perdaient cent hommes. Le feu rasant du soir jaillissait des mitrailleuses et la mort se dessinait en relief. Les soldats creusaient des sapes sous les grands sapins blessés qui brandissaient leurs bras absents vers des nuages à l'odeur de poudre. La nuit était claire et glaciale, le feu était bien nourri et les soldats affamés. Le clairon sonna la fin des combats: on dénombra alors douze mille hommes morts pour la possession du Silberloch, désormais leur fosse commune.

Le jeudi, au repas de midi, Elise remarqua deux nouveaux clients, deux soldats. Leurs voix résonnaient dans la grande salle à manger vide. Ils la regardaient. Au dîner, les

deux hommes, s'approchèrent d'elle et demandèrent l'autorisation de s'asseoir à sa table.

- Je ne comprends pas grand chose à ce que vous dites !

- Nous sommes Saxons !

Ils firent un effort pour parler le « Hochdeutsch » et relatèrent des faits horribles :

- Oui, je dois ma vie à un cadavre ! En trébuchant sur lui, je suis tombé du haut du Rehfelsen, au moment où on allait me planter une baïonnette dans le flanc gauche ...

Le lendemain, Elise se fit servir le déjeuner dans sa chambre. Or, l'après-midi, tandis qu'elle faisait sa promenade à travers le bois de sapins, les deux soldats la suivirent. L'air était froid malgré le soleil qui inondait le chemin. Elle avait mis sa tenue d'alsacienne, sans la coiffe, et des souliers de marche. Elle s'était enroulée dans son grand châle de laine. Elle s'apprêtait à faire demi-tour, lorsque les deux compagnons de table la rattrapèrent. Ils avaient leur havresac sur le dos, leur fusil et leur baïonnette. Ils retournaient à Wattwiller, et de là au Siberloch. Herbert, qui avait des favoris noirs, lui attrapa le bras :

- On ne quitte pas un ardent soldat, sans un brûlant baiser !

Pour se débarrasser de lui, Elise l'embrassa sur les joues. Mais, l'autre, Gottlieb, la tenait déjà par la taille. Sans parole il la serra contre lui et l'embrassa de force. Elle se débattit hurla et donna des coups de pieds qui lui firent lâcher prise. Elle se mit à courir, il la rattrapa par une tresse et la ramena contre lui. Herbert conjura son compagnon de ne pas maltraiter la jeune-fille. En vain. D'un coup de crosse de fusil, il jeta Elise à terre. Elle perdit connaissance.

- Personne ne m'empêchera de goûter à cette croupe !

Gottlieb souleva le corps d'Elise comme un cadavre de la Totenwiese et le laissa glisser sur son havresac. La tête au sol, dans le tapis d'aiguilles brunes, un filet de sang à la tempe, le corps plié en deux, les fesses surélevées : c'est dans cette posture qu'il la viola.

- Et c'était une pucelle !

Herbert qu'il venait de rejoindre, marchait devant lui, en silence.

- Le premier coup est parti à la mise en perce, la deuxième salve l'a réveillée !

Haegely retrouva Elise alitée, avec un pansement autour de la tête. Il faisait les cent pas dans sa chambre. Elle le

regardait en silence. Croyait-il ce qu'elle lui avait tant bien que mal raconté ? Allait-il la rejeter ? Elise, elle-même, se sentait sale comme un chiffon irrécupérable. Rien ne lui redonnerait sa pureté. Elle brisa le silence :

- Il s'appelle Gottlieb ! Il faut le retrouver !

- Elise, il faut oublier !

Henri Haegely s'assit sur le bord du lit et passa ses doigts dans la chevelure qui échappait du pansement : faute de preuves, le violeur ne serait jamais coupable, même si elle le retrouvait. De plus, c'était un militaire allemand. Il fallait donc, pour se préserver, adopter la stratégie suivante : n'en parler à personne à Pfastatt. Se taire à tout prix. Ce qu'on ne sait pas, n'existe pas. Elise pleurait. Henri Haegely l'embrassa sur le front. Avant de quitter Heilwiler avec Elise, Henri Haegely rencontra encore le médecin, pour entendre son diagnostic : plaie ouverte à la tempe à la suite d'un coup violent. Perte de conscience. Défloration par viol. En état de choc.

- Croyez-moi, nous avons fait tout ce qui était légalement possible pour empêcher la fécondation.

Quelques jours plus tard, Elise reprit son travail à l'usine. Elle retournait régulièrement au Châtelet pour chercher des céréales. Elle ramenait aussi des chocolats. Elle ne parlait plus du viol. Henri Haegely ne l'interrogeait plus. Elle n'ouvrit son cœur à personne, pas même à sa mère qui avait vu d'un très mauvais œil cette escapade à Heilwiler. Une gêne insurmontable empêchait Elise de se confier à Henri Haegely. Mais à Noël, son inquiétude grandit. Si elle allait se confesser ? Le prêtre est tenu au secret. Derrière le rideau en velours violet, Elise ouvrit son cœur au curé Eilig qui sembla d'abord douter des paroles de la jeune fille :

- N'oublie pas que tu t'adresses à Dieu ! N'est-ce pas une manière romancée d'avouer ce qui s'est en réalité passé avec Monsieur Haegely ?

Elise éclata en sanglots : y avait-il plus incrédule que ce curé ? Si blessant. Si suffisant. Lorsque enfin elle osa murmurer le mot « avorter », le curé ne mâcha plus ses mots :

- Un crime ! ... Ici-bas, c'est la prison, dans l'au-delà, c'est l'enfer !

Elise s'en retourna chez elle, décidée à se taire et à accepter son sort. Le moment venu, le plus tard possible, elle révélerait tout à Henri Haegely. Il était le seul homme, à l'exception de son père dont elle n'avait plus de nouvelles,

qu'elle pouvait encore aimer, pour qui elle n'éprouvait aucun sentiment de répulsion, de qui, secrètement, elle avait rêvé quelquefois de partager l'intimité.

C'est en revenant de Mannheim qu'Henri Haegely apprit la mort d'Elise. Le commissaire Kralle l'attendait dans le hall d'entrée du bureau central. Il le questionna comme un suspect. Elise et lui, n'avaient-ils pas séjourné ensemble à Heilwiler ? Qui d'autre qu'un riche indien pouvait offrir un solitaire à une ouvrière ? Qui d'autre avait les moyens de se procurer des chocolats suisses ? Sans doute empoisonnés ! Qui imaginerait un meilleur alibi qu'une visite à la B.A.S.F. à Mannheim ? Des pigeons voyageurs ! Un palefrenier reconverti : l'exécutant, pourquoi pas ? Il y a là plutôt deux mobiles qu'un, l'un imbriqué dans l'autre, l'espionnage et le sexe. Henri Haegely pria poliment le commissaire Kralle de quitter les lieux et de n'y revenir, qu'avec les preuves en mains pour l'arrêter.

Un cheval de labour qui n'avait pas été réquisitionné, tirait le corbillard derrière lequel, en l'absence des parents, marchait Henri Haegely. Le cortège s'engagea dans la rue de Lutterbach et se dirigea vers le cimetière. Dans l'allée des ifs, taillés en cônes, la présence du commissaire Kralle attira le regard de René Eilig. Deux vieillards qui remplaçaient le fossoyeur appelé sous les drapeaux, déposèrent tant bien que mal le cercueil à côté du trou, sur deux cordes, avant de le laisser glisser dans la fosse creusée dans l'argile jaune. A la fin de la cérémonie, à la surprise de tous, Henri Haegely s'avança vers la tombe béante et s'adressa à la foule. La grande barbe blanche dans laquelle coulait sa moustache restée noire, rendait ample chaque mouvement de sa mâchoire. Il cita une lettre qu'Arthur Ast lui avait envoyée du front russe, lui demandant de prendre soin d'Elise. Il évoqua aussi le sort tragique de Marie Ast, interrogée, peut-être torturée, à qui le grand chagrin avait fait perdre la raison. René Eilig surprit, au nom d'Elise, une brume luisante, une larme prête à déborder, dans les yeux bleus de l'orateur.

Une foule en délire acclamait le défilé des poilus victorieux, aux cris incessants de : Vive la France ! Les

soldats étaient couverts de fleurs Les marches militaires retentissaient. Se succédaient cavalerie, généraux, états-majors, infanterie, artillerie, fanions, génie. Henri Haegely se trouvait sur la tribune érigée devant le grand escalier de l'Hôtel de Ville. Des Alsaciennes avec leurs nœuds noirs ornés de cocardes tricolores faisaient une haie d'honneur au général Hirschauer. M. Drumm parla au nom des vétérans de 1870, le général lui donna l'accolade. Toute la place de la Réunion, noire de monde, entonna la Marseillaise.

A la fête de la Victoire manquaient cependant le commissaire Kralle qui avait quelquefois terrorisé les Mulhousiens, Tobie Gutknecht, victime d'un jugement sommaire, Auguste Lalance mort en exil, Roger Kibler qui avait sauté sur une mine au volant d'un camion, Marie Ast qui avait perdu la raison, Elise Ast assassinée.

Arthur Ast qui avait été prisonnier en Russie, venait de son côté de quitter le dépôt des Alsaciens de St Rambert : les Anglais lui avaient fait signer un papier confirmant sa nationalité française. Deux gendarmes français l'avaient escorté en compagnie de quarante autres Alsaciens jusqu'à la gare. Dans leurs vêtements de soldats allemands, en lambeaux, sales, ils se faisaient injurier par les passants. A Strasbourg il fut mis en quarantaine dans une caserne inhabitable. A Mulhouse, on l'expédia au camp de triage installé dans les locaux de l'ancienne usine textile de la Mer Rouge.

Désinfecté, lavé, rasé de près, dans des vêtements propres, Arthur Ast foula le sol de Pfastatt. Il avait prévenu Marie de sa présence à la Mer Rouge et de son arrivée imminente. L'épicière le vit passer : il n'avait plus la même démarche. Ses pieds gelés en Russie n'avaient pas retrouvé leur sensibilité. Dans ses brodequins, il faisait de petites enjambées de femme. Grittla l'arrêta devant l'épicerie. Mais Arthur n'avait qu'une idée en tête, rentrer, tout apprendre sur la mort d'Elise. D'un pas inégal, heurtant quelquefois un pavé déchaussé, il continua son chemin. Ses vêtements de fortune trop amples, flottaient autour de son corps. Par moments, il semblait un épouvantail secouant ses manches vides. Sa moustache noire cachait des dents abîmées et des joues creuses. Malgré l'air glacé, son front luisait de sueur.

Les volets de sa maison étaient clos. Il tira sur la poignée de la sonnette et pénétra dans le jardin. Une peur soudaine l'arrêta au seuil de la porte d'entrée. Il relâcha la

poignée et s'assit sur une marche de l'escalier. Il cacha son visage dans ses paumes. Il ne voulait plus savoir où il était. N'importe où, quelque part dans le noir, sans formes ni couleurs.

Madeleine, qui était entrée sans bruit, lui prit la main.

- Tu as donc eu ma lettre, j'avais oublié de te dire que Marie était hospitalisée.

Les lobes des oreilles étaient violacés, les pommettes tannées, rongées par un champignon. Arthur se releva et se dirigea vers la remise. Plus de lapins, ni de bois, ni de foin. Des traces de pigeons. Le petit flacon suspendu au plafond du pigeonnier exhalait encore son odeur d'anis.

- Espionne ? Qui me dira la vérité ?

Lentement, il ouvrit la porte de la chambre d'Elise : sa fille dormait, sa fille était assise devant sa coiffeuse, sa fille l'embrassait, sa fille l'appelait. Au bureau, sa fille écrivait une lettre. Il chercha un mot laissé par elle, un ultime signe. Un adieu. Rien. Plus rien. Seul, il s'allongea sur un lit pour souffrir seul, s'abandonner à la douleur qui n'avait attendu que cet instant pour dévorer son cœur de père.

Le lendemain, Arthur Ast rendit visite à Marie. Elle ne le reconnut pas. Qui donc pourrait l'éclairer ? Le curé avait bu une mirabelle de trop. Il lui parla de l'enterrement, de l'éloge funèbre. Pour conclure, il cita Job. Henri Haegely évoqua l'enquête du commissaire Kralle qui révélait la cause du décès par l'empoisonnement et le conduisit à l'atelier de dessin où il pourra reprendre le travail dès qu'il le voudrait. Lorsque Arthur apprit qu'un Allemand, époux d'une Alsacienne, pouvait demander la nationalité française, il sonna un matin à la porte d'Eugénie Kralle. Elle lui annonça que son mari n'était pas encore de retour. Après quelques mois de recherche vaine, Arthur Ast se rallia à la thèse de Madeleine : un espion pris en flagrant délit tue ou se tue. Elise avait dû intercepter un message sur l'un des pigeons voyageurs.

Le Coupé Chauffeur, Panhard-Levassor, s'arrêta devant la porte d'entrée du bureau central. Le nouveau chauffeur, Antoine Gully, ouvrit la portière.

- Venez me prendre à midi moins le quart ! dit Henri Haegely. Antoine Gully mena la voiture au garage, pour la laver, faire briller la calandre et le pavillon de la corne en

laiton, astiquer les banquettes de cuir. Depuis la reprise des affaires, Henri Haegely noircissait son agenda de rendez-vous. Il ne se sentait à l'aise que derrière son bureau. Volontairement il tournait le dos aux trois fenêtres qui inondaient la pièce de lumière. De son fauteuil, il observait chaque mimique de ses interlocuteurs. Au moindre rayon de soleil, il les voyait comme sous des projecteurs, tandis que son visage restait voilé dans la pénombre du contre-jour qui le rendait inaccessible, secret.

A 11 h.45, la Panhard-Levassor frôla la première marche, s'arrêta devant le bureau central. Antoine Gully, l'œil rivé sur la porte, était prêt à bondir. Henri Haegely ne vint pas. L'hôtesse d'accueil, la secrétaire quittèrent le bâtiment :

- Il ne veut pas être dérangé ...

Antoine Gully avait la consigne de ne jamais laisser stationner la voiture devant le perron, mais d'être là quand Henri Haegely apparaissait. Si l'attente durait quelques minutes, il ne devait jamais descendre de voiture, allumer une cigarette, prendre une pose nonchalante :

- Ne pas provoquer l'ouvrier !

A 12 h.15, le chauffeur rangea la voiture au garage. Par le judas qu'il avait fait mettre dans le vantail de la grande porte, il guettait l'arrivée de Henri Haegely.

Dans son courrier, celui-ci avait trouvé une lettre expédiée d'Allemagne.

*Bingen, la Saint-Nicolas 1919*

*Monsieur Haegely !*

*Pour les raisons que vous connaissez, je n'ai pas pu mener à terme mon enquête sur la mort d' Elise Ast ...*

Henri Haegely lut et relut le texte. Le post scriptum, tout compte fait, le gênait plus que les accusations portées contre lui :

*« J'envoie, en outre, le rapport de mon enquête à Monsieur et Madame Arthur Ast, à Monsieur le curé René Eilig »*

- Ces élucubrations peuvent faire très mal à Arthur Ast.

A 15h.30, Henri Haegely apparut sur le perron. Son regard chercha la voiture. La Panhard-Levassor arriva :

- Au Diaconat !

Diaconat et diaconesse autour d'Arthur. Murs et murmures autour d'Arthur. Mort et mornes dames grises penchées sur sa prostate. Piqûre. Serrait-ce déjà la fin ? Mais on mourait agréablement ici, entouré des austères sourires protestants. Rassurée de voir bouger Arthur, la diaconesse ramena le drap sur son corps.

- La porte s'ouvrait à nouveau. C'était Henri Haegely.

Sur la table de nuit, une photo d'Elise. A côté, un cahier : « **Journal d'Arthur Ast** ». Mais aucune lettre de Bingen.

La morphine calmait la douleur. Arthur Ast esquissa un sourire à Henri Haegely qu'il venait de reconnaître.

- Je vois que vous avez tout ce qu'il vous faut, mon cher Arthur !

- Il me manque un bouquet de roses rouges et odorantes de mon jardin.

- Mais c'est l'hiver !

- Quand je les regarde, elles me donnent des idées.

Un fil ténu le liait encore à la vie : faufil qui serpentait dans une mousseline transparente. Henri Haegely lui avait apporté une revue de mode datant de 1904. Il l'ouvrit à la page où était reproduit un dessin d'Arthur.

- Vos anémones stylisées !

Arthur Ast lui tendit son Journal.

Seul, il regardait les anémones. Des larmes roulèrent sur ses joues :

- Mes dessins à Berlin ... Ils achètent mes dessins et ne me connaissent pas ... J'aurais bien aimé qu'ils sachent que j'existe ... Jamais mon nom n'est apparu ... J'ai la tête pleine de motifs ... des dessins qui me feront aller à Paris, à Londres, en Afrique...

Arthur vit encore des ibiscus rouges sur un pagne sombre. Puis des rouges coquelicots dans des épis d'or. Puis plus intense, éblouissant, aveuglant, plus rouge encore, un soleil, qui l'appelait, et, comme dans ses rêves d'enfant, l'entraînait avec lui derrière le Rossberg où ils se cacheraient pour faire des bêtises.

Le matériel transféré outre Rhin, avait été récupéré. Plusieurs machines, techniquement dépassées, furent mises à la ferraille. Pour survivre et reconquérir la clientèle perdue, Henri Haegely s'allia à plusieurs manufacturiers alsaciens.

Les damassés pour literie, les doublures fantaisies, consommés par les Allemands, ne trouvaient plus de débouchés sur le nouveau marché français. Il fallait se mettre au goût du jour, innover. Mais la réussite dépendait aussi des ouvriers. Pour créer un climat de confiance et témoigner de l'intérêt qu'il leur portait, il faudrait organiser des loisirs : des matchs de football sur un terrain aménagé par l'usine, des courses de bicyclettes sur l'ancien circuit automobile. Une dernière idée lui vint, lorsqu'on retrouva dans une vieille canalisation, le moteur de la Bugatti Type 13 : organiser quelque part sur les flancs des Vosges, une course de côte.

L'équipe d'Ettore Bugatti remonta la voiture. Henri Haegely l'essaya. Assis derrière le volant, dans sa combinaison blanche, il retrouva son goût du risque et de la vitesse. Il oubliait ses cheveux gris, ses soixante neuf ans. Sa première sortie à Mulhouse fit sensation. Le journal de la ville titra « Monsieur Haegely va de l'avant ! » Et le surnomma « L'Indien des Temps Modernes ». Quelques jours plus tard, Henri Haegely, seul dans sa Bugatti, atteignait les 100 km à l'heure sur la route de Thann, mais il dut réduire sa vitesse au niveau de Cernay où l'on réparait la chaussée défoncée par les obus. Son projet prenait forme : un train spécial emporterait les ouvriers à Saint Amarin, de là ils iraient à pied jusqu'à Goldbach. Ils déjeuneraient sur le talus de la route en lacets et suivraient des yeux un des plus beaux spectacle au monde.

Henri Haegely s'engagea sur la route du Grand Ballon en reconnaissance des lieux. Plus il prenait de la hauteur, plus il était impressionné par les dégâts de la guerre. Le Vieil Armand arborait le drapeau français. On aurait dit que les canons avaient pris les sapins pour cible. Mais la route était provisoirement réparée. Près de Goldbach, des fermiers restauraient leurs granges éventrées. Deux bœufs tiraient des troncs d'arbres déchiquetés. De traverse en traverse, un bûcheron progressait, en retenant de son dos la schlitte chargée de bois. Henri Haegely s'arrêta un instant, coupa le moteur. Il écoutait l'Alsace : un silence habité de murmures. Le torrent se pressait dans son lit de pierres, le vent aiguillait les aiguilles des sapins, les alouettes répondaient aux tintements des cloches du troupeau. Henri Haegely entendait la paix. Et le bruit de la cognée que l'écho amplifiait, évoquaient déjà des soirées paisibles au coin du feu.

Les nuages débordaient derrière la crête, se répandaient

sur les chaumes comme une mousse de bière sur un large goulot vert. Coup de tonnerre. La montagne frémit, trembla comme le jour proche où il allait lâcher les bolides à l'assaut des côtes en lacets : « *L'arrivée sera à Goldbach !* »

La Bugatti s'accrochait à la côte, se projetait de virage en virage. L'orage aux trousses, Henri accélérât de plus belle. La roue se bloqua dans un trou d'obus. La voiture quitta sa trajectoire et fit plusieurs tonneaux. On retrouva le corps d'Henri arrêté par un rocher. Dix mètres plus bas la voiture semblait intacte.

Un gendarme commença son rapport: « *Une Bugatti, couleur bleue, Type 13 ...* »

Dans le parc de la Maternité, René Eilig, en surplis, avait accepté de participer à l'inauguration du buste d'Henri Haegely et de donner sa bénédiction. Dans la nuit qui suivit la cérémonie, un bruit dans l'armoire le réveilla. Un cintre, sans doute, était tombé ? Il se rendormit. Le même bruit le fit à nouveau sursauter. Cette fois, il avait changé de place. Il se rapprochait de lui. Le curé était aux aguets. Quand il entendit le bruit derrière le montant du lit, tout près de sa tête, il alluma la lampe à pétrole. Les coups recommencèrent la nuit suivante, plus forts, plus angoissants. Dans l'obscurité apparut soudain un buste élevé sur une colonne. C'était Marie, telle qu'il l'avait vue pour la dernière fois, le chignon défait, le visage blême. Les heurts dans le mur s'accéléraient comme un cœur qui s'emballe. René Eilig craqua une allumette, la mèche de la lampe s'enflamma, la lumière chassa les esprits. La troisième nuit fut plus terrible encore. Marie, ravagée de remords, s'adressait à lui ainsi qu'au jour de sa dernière confession : elle avait cru que le poison dérobé à l'usine ferait passer le fœtus sans tuer la mère . Et, lui, il avait menacé Elise des flammes de l'enfer ! Que n'avait-il choisi la vie, leurs vies contre l'exigence divine !

René Eilig ouvrit les volets. Dehors il neigeait. Il respira profondément l'air glacé de la nuit. Demain, tout serait blanc, mais que resterait-il d'Elise ? Le fruit du péché de Marie ? La passion tue d'un double père ? Sur l'autel de la guerre l'agneau sacrifié ? Un impénétrable mystère ? L'histoire-même de l'Alsace !

La neige unissait. Le blanc scintillant porteur de toutes

les couleurs, confondait les collines, effaçait la ligne de l'horizon, soudait la terre au ciel. Rien que du blanc et René Eilig en noir. Un noir que ciel et terre refusaient. A soixante treize ans, dans des souliers qui prenaient l'eau, René Eilig déambulait de vallon en vallon. La peur de revoir Marie, ou peut-être Elise, l'avait poussé à faire une retraite au couvent d'Oelenberg. Lorsqu'il franchit la clôture, la cloche invitait les moines à l'office des vêpres. D'amples capuchons cachaient leurs têtes. Un à un, ils prirent place dans le chœur. Cette nuit-là, après la confession, René Eilig retrouva le sommeil. Le père Bernard avait été clair : il était le serviteur de Dieu, et, ne devait en aucun cas, avoir la tentation, de se substituer à Lui. Car le vrai péché c'eût été d'utiliser les secrets confiés à Dieu pour manipuler les destins.

Quelques semaines plus tard, en pleine urgence, René Eilig s'arrêta au sommet du Heilacker. Le vent tiède caressait le ventre vert de la colline, changeant comme de la moire. Plus bas, se succédaient les rangées de toits des ateliers. La Doller grondait, par endroits elle avait quitté son lit. L'eau avait inondé un pré et au milieu de la mare, René Eilig venait de reconnaître le plumage noir et blanc, le long bec rouge, la posture hiératique de la cigogne.